

# BABIOLE

OPÉRETTE VILLAGEOISE EN TROIS ACTES

PAROLES DE

MM. CLAIRVILLE ET GASTINEAU

MUSIQUE DE

M. LAURENT DE RILLÉ

Jouée pour la première fois sur le Théâtre des Bouffes-Parisiens,  
le 16 Janvier 1878.



PARIS

A. ALLOUARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

COMMISSIONNAIRE

37, Rue Serpente, 37

—  
1878

# BABIOLE

OPÉRETTE VILLAGEOISE EN TROIS ACTES

Jouée pour la première fois sur le Théâtre des Bouffes-Parisiens,  
le 16 Janvier 1878.

## PERSONNAGES

LE SEIGNEUR . . . . .	MM. JOLLY.
LE BAILLI . . . . .	DAUBRAY.
HECTOR CARCASSOL, beau-fils, venant de Paris.	MINART.
ALAIN, jardinier. . . . .	JANNIN.
ROMARIN, meunier. . . . .	BIENFAIT.
MOURMELON . . . . .	SCIPION.
BABIOLE. . . . .	Mmes PAOLA MARIE.
MADELEINE, femme de Romarin . . . . .	MARY ALBERT.
ARABELLE . . . . .	MIROIR.
GEORGETTE . . . . .	ROSAHL.
ESTELLE. . . . .	DESCOT.
JEANNE . . . . .	HENRIETTE.
BAHET. . . . .	BLOT.
PAYSANS, PAYSANNES, GARDES FORESTIERS, MÉNÉTRIERS.	

---

*La scène dans un village où l'on voudra.*

# BABIOLE

---

## ACTE PREMIER

---

### UN VILLAGE

---

A la droite du spectateur, un cabaret. — A gauche, une grange et des bottes de paille derrière lesquelles on puisse se cacher, — Au fond, la rivière.

### SCÈNE PREMIÈRE

UN GARDE CHAMPÊTRE, puis LA FOULE, ROMARIN, MADELEINE, BABIOLE, GEORGETTE, ESTELLE, JEANNE, BABET, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

*Au lever du rideau quelques buveurs sont attablés à droite et chantent.*

#### CHŒUR.

Sablons la vigne,  
La voilà la jolie vigne !  
Sabli, sablons, sabla, sablons  
Le vin.  
La voilà la jolie vigne au vin,  
La voilà la jolie vigne.

#### PREMIER ET DEUXIÈME BUVEURS.

De sable entonne,  
Voilà la jolie tonne !

Tonni, tonneau,  
Tonnons le vin,  
Voilà la jolie tonne au vin,  
Voilà la jolie tonne!

CHŒUR.

Sablons, etc,

PREMIER BUVEUR.

L'or quand il rouie  
Fait des ambitieux.

CHŒUR.

L'or, etc.

DEUXIÈME BUVEUR.

Le vin qui coule  
Rend les hommes heureux.

(Reprise du Chœur et roulement de tambour).

PREMIER BUVEUR. Qu'est-ce que c'est que ça ?

DEUXIÈME BUVEUR. Tiens, c'est le père Mourmelon qui vient nous tambouriner quéque chose.

PREMIER BUVEUR. Encore quéque jeunesse d'égarée... (Rires.)

DEUXIÈME BUVEUR. Ou quéque chose de perdu. (On rit.)

PREMIER BUVEUR. Le voilà, nous allons le savoir. (On entend le tambour à gauche et l'on voit déboucher de la droite des paysans qui vont au devant de lui. Le garde champêtre fait alors son entrée en battant la caisse, suivi d'enfants, de femmes et même d'hommes, puis enfin, arrivent à la queue leu leu tous les personnages indiqués plus haut.)

LE GARDE CHAMPÊTRE, après avoir fait un roulement, et prenant un papier sur lequel il lit : « Habitants et habitantes de Pont-aux-Choux. (S'interrompant.) Etes-vous t'y ben là tous ?

TOUS. Oui, oui.

LE GARDE. Je ne vois pas le meunier.

ROMARIN, entrant avec Madeleine. Le v'là le meunier avec la meunière, quoi qu'on leur veut ?

LE GARDE. On ne leur-zy-veut rien... (Reprenant.) : « Habitants et habitantes de Pont-aux-Choux, il vous est fait à savoir que monsieur le bailli a reçu de monseigneur notre seigneur un « E... »

TOUS. Un nez ?

LE GARDE, lisant avec difficulté. « Un... é... crit... Ah! crit, un « écrit du châ... »

TOUS. Du chat?

LE GARDE. « ... Du château... dont monsieur le bailli don-  
« nera connaissance à ses ami, amis... nis... très... administrés  
« sur la place du village... »

GEORGETTE. Celle-ci?

LE GARDE. Ben sûr, puisqu'il n'y en a pas d'autre.

ESTELLE. Ça, c'est une raison.

LE GARDE. « M. le bailli vous fait à savoir en plus que la  
« lecture du message de monseigneur aura lieu à deux heures  
« précises et sera annoncée par de nouveaux sons de caisse...  
« que tout le monde doit être présent à cette lecture, et que, vu  
« l'importance et la longueur de ce qu'il a à lire, chacun, pour  
« l'écouter doit apporter de quoi s'asseoir, »

TOUS. Ah!

ESTELLE. De quoi nous asseoir pour l'écouter?

LE GARDE. « Chaise, banc, tabouret, tout ce qu'on voudra,  
« pourvu que tout le monde soit assis. »

JEANNE. Ah! par exemple!

BABET. Pourquoi donc ça?

LE GARDE. « Un siège est obligatoire, ceux qui n'apporte-  
« raient rien seraient obligés de s'asseoir par terre... Signé  
« Plantachon, bailli de ce canton... qu'on se le dise... » (il fait  
rouler sa caisse et dit ensuite) : Ouff! y fait soiff!

UN VIEUX PAYSAN. Une bouteille, hein! père Mourmelon...

LE GARDE. Ah! c'est pas de refus... (Détachant son tambour.)  
Même que je laisse ma caisse là, j'ai le temps de la trimballer,  
puis comme ça on saura ousque je suis. (Il place la caisse à droite  
et sort avec le paysan bras dessus, bras dessous.)

## INTRODUCTION

GEORGETTE.

Ah! voilà qui doit nous surprendre.

ESTELLE.

Pourquoi nous faire asseoir ainsi?

JEANNE.

Que va nous dire le bailli?

BABET:

Debout ne pouvons-nous l'entendre?

BABIOLE, *en dehors, riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

## BABIOLÉ

LE CHŒUR.

Eh ! mais qui rit comme cela ?

TOUS.

C'est Babiole ! c'est Babiole,  
La plus futée et la plus folle,  
Des jeunesses de ce pays.

BABIOLÉ, *entre.*

Ah ! j'ris ti  
Ah ! sapristi,  
Ah ! j'ris ti  
Ah ! ah ! ah ! ah !

On me dit que notre bailli,  
Ayant à parler aujourd'hui,  
Veut que l'on apporte une chaise.  
Pour l'écouter plus à son aise.

MADELEINE.

Le discours qu'il doit prononcer,  
Vient du seigneur et ce message,  
Doit sans doute nous annoncer,  
La fête qu'il donne au village.

BABIOLÉ.

Non, non, ce n'est pas ça,  
Car si c'était cela,  
On pourrait le faire savoir,  
Sans nous forcer à nous asseoir.

Pourtant si le bailli babille,  
S'il tient à longtemps jacasser,  
C'est plutôt pour nous annoncer,  
Le mariage de sa fille !

CHŒUR.

Non, non, ce n'est pas ça,  
Car si c'était cela,  
On pourrait le faire savoir,  
Sans nous forcer à nous asseoir,

ROMARIN.

Ah ! peut-être que ça concerne  
Gertrude, la femme à Thomas,  
Qu'on surprit avec Nicolas  
Hier dans le champ de luzerne.

BABIOLÉ.

Non, non, ce n'est pas ça,  
Pour savoir ces chos's là,

Si l'on devait toujours s'asseoir,  
On s'rait assis matin et soir !

REPRISE, *en riant.*

Non, non, ce n'est pas ça  
Pour savoir ces chos's la, etc.

ROMARIN.

Si jamais je trouvais Mad'leine,  
Avec n'importe qui, dans n'importe quel champ,  
On n'rirait pas de ma déveine,  
Car aucun d'eux n'en sortirait vivant.

BABIOLE, *riant tout bas.*

Ah ! ah ! ah !

ROMARIN.

Tu ris ?

BABIOLE.

Moi, non.

ROMARIN.

J'te dis qu'tas ri,

BABIOLE.

Moi, je vous dis qu'non.

ROMARIN.

Non d'un nom,  
J'te dis qu'si

BABIOLE,

Eh ! bien oui,

Oui, j'ai ri,

Et v'la pourquoi j'ai ri :

Si tout's les femmes du village,  
Qui vont se prom'ner dans les champs,  
Avec un ou plusieurs galants,  
D'vaient y rester, ce serait dommage  
Car il en rest'rait tant et tant dans les champs,  
Qu'il n'en resterait plus au village.

ROMARIN, *furieux.*

Ah ! tu fais la maline,  
Tu te moques de moi... coquine !

(En prononçant ce dernier mot il laisse retomber sa main qu'il a levée sur Ba-

biolé, mais Babiole, qui a deviné son intention, se baisse et c'est Alain qui vient d'entrer et qui se trouvait derrière Babiole qui reçoit le soufflet.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, ALAIN.

ALAIN.

Ah ! ah ! ah !

ROMARIN.

Qu' fais-tu là !

ALAIN.

Moi ! je passais.

BABIOLÉ, *dans le haut du théâtre.*

Ce soufflet-là,  
C'est à moi que l'ineunier l'payera !

ROMARIN.

Tout d'suite, attends, me v'là !

(Il s'élançe sur Babiole, mais à ce moment le garde champêtre qui vient de rentrer se trouve sur son passage. — Il le saisit, le fait pirouetter et l'envoie tomber sur son tambour qu'il crevé.)

LE GARDE,

Oh ! la ! la !

## CHŒUR

(Pendant lequel Babiole se fait un rempart de chaque groupe de paysans qui s'y prêtent, pour la soustraire à Romarin qui la poursuit sans l'attraper.)

Ah ! ah ! ah !

Attrap' la

Il l'aura, y n' l'aura pas

Ah ! ah ! ah ! ses p' tits pas

Vont la tirer d'embaras

Oui, malgré tes grands compas

Tu ne l'attraperas pas

Tu l'attrap'ras  
 Tu l'attrap'ras  
 Tu n' l'attrap'ras pas  
 Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

(Babiolo finit par se sauver. — Tout le monde court après Romarin qui la poursuit.)

LE GARDE, qui pendant tout le chœur s'est débattu dans son tambour et qui vient d'en sortir, le montrant au public. Ma caisse!... Ah! gueusard. Ah! bandit. Ah! tu me la payeras gredin! (Courant après tout le monde.) Sans compter le procès-verbal... Brigand! scélérat!

## SCÈNE III

ALAIN seul, ensuite BABIOLE.

ALAIN. Non, ce n'est pas la main du meunier qui m'a flanqué une gifle, c'est la destinée qui me poursuit de ses coups de pied, de ses coups de poing, et quand la destinée se met une fois à vous flanquer des calottes... Oh! Arabelle, Arabelle... je crois que le bailli s'est aperçu que je m'introduisais dans son potager, et la nuit dernière je n'ai pas osé escalader le petit mur, je suis resté dans la grange à Nicolas.

BABIOLE, revenant tout éssouffée. Ouf! me r'voilà, y m'a perdu dans les luzernes... Oh! mon pauvre M. Alain, c'est pour moi que vous avez été...

ALAIN. Oh! ça ne fait rien, au contraire, y vaut mieux qu'ce soit moi qui aie reçu...

BABIOLE. Oh! ne pas être un garçon, ne pas pouvoir se venger soi-même...

ALAIN. Contre le meunier? Un homme qui porte trois sacs de farine...

BABIOLE. Oui, sans compter ce qu'il porte avec ça.

ALAIN. Il porte encore autre chose?

BABIOLE. Pardine, témoin c'te trouvaille que j'ai faite dans le champ d'blé qui touche au moulin.

ALAIN. Une tabatière.

BABIOLE. Et regardez ces armes.

ALAIN. Les armes de monseigneur?

BABIOLÉ, avec confiance. Même que je l'ai vu sortir d'un côté du champ de blé pendant que la meunière sortait de l'autre.

ALAIN. Monseigneur de Mirabelle, un si grand seigneur fréquentant Madeleine la femme de son meunier...

BABIOLÉ. Puisque je vous dis que j'en suis sûre, que je les ai vus.

ALAIN. Babiolé, vous osez?...

BABIOLÉ. Dire tout ce que je vois. Oh ! non, car j'en vois trop.

ALAIN. C'est vrai que depuis que défunt votre oncle vous a laissé son toit de chaume avec cinquante écus de rente en bonne terre...

BABIOLÉ. Je suis ma maîtresse, et aller, venir, courir les champs, c'est mon bonheur... Mais vous, monsieur Alain, quoi qu'c'est donc qui vous est arrivé?

ALAIN. A moi...

BABIOLÉ. Dame ! autrefois vous étiez le plus pimpant des garçons du village, le plus gai, le plus brave, et au travail, pas un de nos jardiniers ne vous allait à la cheville, et maintenant...

ALAIN. Maintenant je reçois des soufflets... voilà mon existence !

BABIOLÉ. Mais pourquoi ?

ALAIN. Je ne sais pas. — Pour rien. — Une idée qui m'a pris comme ça, un jour, je m'ai dit : je suis trop heureux, faut changer ça... et j'ai changé ça... Adieu, mam'zelle Babiolé ! (Il sort.)

## SCÈNE IV

BABIOLÉ, seule, après l'avoir vu sortir.

Ah !

### ROMANCE.

C'était, des garçons du village,  
Le plus gai, le plus accompli ;  
Quand je pensais au mariage,  
Jamais je ne pensais qu'à lui.

Je le vois marcher en silence  
 Et près de lui si je m'avance,  
 Sans m'voir il rêve à je n'sais quoi !  
 Et je me demande pourquoi :  
 Quand toujours à lui seul je pense,  
 Lui seul ne pense pas à moi.

## II

Moi qui sait tout ce qui se passe !  
 Je l'ai suivi, l'observant bien ;  
 Mais de l'observer je me lasse,  
 A sa conduit' je n' comprends rien !  
 Depuis que j'ai quasi d'opulence !  
 Chacun me tir' sa révérence ;  
 C'est François, Bastien, Paul, Eloi.  
 Même le percepteur de l'octroi...  
 Mais toujours à lui seul je pense,  
 Et lui ne pense pas à moi !

(Après ces couplets, bruit à la cantonade.)

Une dispute!... (Elle remonte.) Tiens, c'est le bailli avec sa grande Agnès de fille... Le bailli, ça me rappelle qu'il doit nous faire un discours assis... vite, allons chercher ma chaise... Une chaise pour entendre un discours... Qu'est-ce qu'il peut avoir à nous dire? (Elle sort.)

## SCÈNE V

LE BAILLI, ARABELLE.

LE BAILLI. Non, c'est honteux, tu entends ce que je te dis, c'est honteux !

ARABELLE. Mais papa...

LE BAILLI. Ne m'appelle plus ton père...

ARABELLE. Je ne vous appelle pas mon père... je vous appelle papa.

LE BAILLI. C'est la même chose, ont dit papa jusqu'à l'âge de quinze ans et mon père plus tard, tu as dix-huit ans, appelle-moi ton père.

ARABELLE. Mais vous venez de me le défendre.

LE BAILLI. Je n'y pensais plus, oui, je te le défends, parce que tu fais rougir mes cheveux, regarde-les.

ARABELLE. Je ne peux pas les voir, puisque vous avez une perruque.

LE BAILLI. J'ai une... Ah! oui, c'est vrai, tu ne peux pas voir...

ARABELLE. D'ailleurs, de quoi que vous m'accusez?

LE BAILLI. On ne dit pas de quoi que vous m'accusez, on dit de quoi m'accusez-vous?

ARABELLE. C'est la même chose.

LE BAILLI. Eh bien! si c'est la même chose, je vous accuse, moi, votre père, d'entretenir des relations criminelles avec un rustre de ce village, alors que vous attendez de Paris la fine fleur des époux. Je vous accuse d'introduire un intrus dans mon potager.

ARABELLE. Moi! Ah, papa!...

LE BAILLI. Un homme trépigne la nuit sur mes carottes et sur mes haricots et je vous demande le nom de ce scélérat.

ARABELLE. Comment, papa, vous êtes bailli et vous me demandez le nom des scélérats.

LE BAILLI. C'est juste... je deviens... mais non... c'est à vous de me dire quel est le bandit qui franchit mon mur et qui à travers mes légumes, va, la nuit, de ce mur au pavillon que vous habitez.

ARABELLE. A mon pavillon, la nuit... Ah!

LE BAILLI. Oh! pour le savoir je n'avais qu'à ordonner à mon jardinier de tirer sur lui un coup de fusil. Pan! tout était dit.

ARABELLE. Oui, c'est ce que j'aurais fait, moi.

LE BAILLI, la regardant. Elle a un aplomb! (Reprenant.) Moi, j'ai reculé devant le scandale. Je me suis dit : Si mon gendre, M. Hector Carcassol, apprend à son arrivée qu'un homme a été tué sous le pavillon de sa future, ça pourrait lui donner des soupçons. Heureusement qu'alors il m'est venu l'idée de veiller moi-même et pour que le coupable ne tombe pas dans mon potager, pour le connaître sans même le tuer, la nuit dernière j'ai mis trois charges de gros sel gris dans le canon de mon fusil et je suis allé me placer en embuscade dans le petit bois qui se trouve juste en face de mon mur. J'étais là déjà depuis une heure à peu près lorsqu'entre onze heures et minuit je vois de loin un homme enveloppé dans un manteau

et qui se dirige du côté de mon mur. Arrivé juste en face de moi, il s'arrête, la fureur m'exaspère. Justement la lune venait d'apparaître. — j'ajuste, et pan ! en plein...

ARABELLE. Dans la lune, papa ?

LE BAILLI. Mais non... c'est-à-dire, mais non, sur l'individu et jamais je n'ai vu d'homme se sauver si vite et en criant plus fort. Je voulais l'arrêter, impossible.

ARABELLE. Cet dommage.

LE BAILLI. Vous dites que c'est dommage, mais ça vous rassure. Eh bien ! dans un instant, ici même, le coupable me sera connu.

ARABELLE. Ah ! tant mieux... car tout ça m'intrigue, moi.

Est-ce un voleur, un séducteur ?  
La chose m'est indifférente !  
Le savoir est votre devoir,  
Mais moi je suis trop innocente  
Pour le savoir.

Nous courons des dangers extrêmes !  
Mais des grands bois et des taillis  
S'il fallait nous sauver nous-mêmes,  
A quoi serviraient les baillis.  
Des séducteurs dont le village cause,  
Moi je n'ai jamais rien appris.  
Et des voleurs je sais très-peu de chose,  
Vu qu'on ne m'a jamais rien pris.  
Est-ce un voleur un séducteur ?

Je sais qu'un voleur est à craindre,  
Qu'un séducteur est dangereux ;  
Et sans que moi j'eusse à m'en plaindre,  
On m'a souvent parlé des deux.  
Tout ce qu'il veut le voleur s'en empare,  
Le séducteur également,  
Mais de façon certes bien moins barbare,  
En s'y prenant bien poliment.  
Est-ce un voleur, un séducteur ? etc.

LE BAILLI, la regardant et à part. Drôle de fille... est-ce le comble de l'innocence, est-ce le comble de la scélératesse et de la perversité, (ici le tambour au loin.) Ah ! le tambour ? nous y voici, dans un instant je saurai tout.

ARABELLE. C'est votre coup de fusil que vous faites tambouriner ?

LE BAILLI. Silence, malheureuse ! Retournez au logis et sur votre tête pas un mot à personne de ce que vous savez.

ARABELLE Je ne sais rien .. c'est drôle ça, vouloir que je sache... (Sortant.) Ah ! que c'est ennuyeux d'avoir un papa bailli.

LE BAILLI. la poursuivant. Hein ! qu'est-ce à dire ? un papa bail... (Redescendant.) Patience... patience... que mon épreuve réussisse et je commence par faire pendre le séducteur ou le filou qui s'introduit chez moi. — M. Carcassol arrive de Paris, il épouse ma scélérate ou mon imbécile de fille et m'en voilà débarrassé. — Je suis jeune encore, mon physique... allons, pas de fausse modestie. Je suis beau, bien fait, de plus je suis bailli, c'est-à-dire que physiquement et moralement je deviens le don Juan, le coq du village, et que toutes les boutes de l'endroit jusqu'à la belle meunière du moulin à vent... une gaillarde celle-là, des yeux... et quand elle me regarde, on dirait... (Ici le tambour sans interruption.) Mais voici l'instant solennel... soyons tout à mes fonctions de bailli.

## SCÈNE VI

TOUTS LES PERSONNAGES DÉJÀ CONNUS portant tout ce qui peut servir à s'asseoir.

### CHŒUR

Avec accompagnement de tambour.

Nous apportons nos chaises  
 Nos tabourets, nos bancs  
 Afin d'avoir nos aises  
 Si ça dure longtemps.  
 Mais jamais bailli du canton  
 N'a pris tant de précaution,  
 Pour, à la population,  
 Lire une proclamation

LE BAILLI, au garde.

Garde de mes administrés  
 Sans faveur et sans privilèges,  
 En rang d'oignons placez les sièges.

AUX PAYSANS.

Ensemble vous vous asseoir,  
 A mon signal.  
 Que chacun se place à la ronde.  
 Mais tout le monde est-il bien là ?

LE GARDE CHAMPÊTRE.

Oui, tout le monde.

LE BAILLI.

Eh bien, je vais frapper trois bons coups dans ma main,  
 Songez qu'au troisième soudain  
 Vous devez vous asseoir et d'un commun accord,  
 En vous laissant tomber bien fort.

LE CHŒUR, *chuchotant.*

Mais pourquoi ce commun accord  
 Et pourquoi nous asseoir si fort ?

LE BAILLI.

Y sommes-nous ?

TOUS.

Oui !

LE BAILLI.

Une, deux, trois.

(Tout le monde se laisse tomber assis, le garde champêtre s'est assis par terre)

LE BAILLI, *à part.*

Aucun cri ne s'est échappé !  
 Mais qui donc ai-je frappé ?

(Ritournelle qui fait retourner tout le monde.)

LE SEIGNEUR, au dehors. Non, Germain, non, je ne monterai pas à cheval.

LE BAILLI. Cette voix.

ROMARIN, dans le haut parti. Ah ! c'est le seigneur du village.

LE BAILLI. Monseigneur, ici ! courons tous au-devant de lui.  
 (Mouvement général..)

ROMARIN, *à sa femme qui arrange sa toilette.*

Eh bien ! pourquoi vous bichonner, madame ?

MADELEINE.

Moi je ne me bichonne pas.

Ne cherchez pas à montrer plus d'appas !  
 Vous n'en montrez que trop pour une honnête femme.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LE SEIGNEUR

CHŒUR.

Honneur  
 A monseigneur !  
 C'est honneur et bonheur  
 De le voir parmi nous !  
 Venir à Pont-aux-Choux,  
 Vrai rien n'est plus flatteur !  
 Ça réjouit le cœur.  
 Pour nous c'est un bonheur !  
 Honneur et gloire à monseigneur.  
 Vive monseigneur !

LE SEIGNEUR, raide comme un piquet se donnant toutes sortes de peines pour paraître marcher avec noblesse. Merci, merci, mais que signifie ce mobilier, pourquoi cette assemblée en plein air ?

LE BAILLI, qui a tiré un papier de sa poche. Monseigneur, j'allais lire à vos vassaux la proclamation que, dans votre bonté...

LE SEIGNEUR. Ah ! oui, faites vite, il faut que je vous parle.

ROMARIN. Mais monseigneur n'a pas de siège.

LE GARDE-CHAMPÊTRE. Pas de siège à monseigneur.

TOUS. Oh ! le mien, le mien.

LE SEIGNEUR, repoussant tous les sièges. Je n'en veux pas, je n'en veux pas.

TOUS. De grâce, monseigneur.

ROMARIN. Asseyez-vous.

LE SEIGNEUR. M'asseoir, jamais. (En reculant devant le chaise que lui offre Romarin, il tombe assis sur un banc que le garde champêtre vient de placer derrière lui, jetant un cri terrible.) Aïe ! aïe ! aïe ! aïe !

TOUS, se reculant. Qu'est-ce donc !

LE BAILLI à part. Ciel ! je frémis.

ROMARIN. Qu'avez-vous, qu'avez-vous, monseigneur ?

LE GARDE CHAMPÊTRE, regardant le banc. Ah ! mon Dieu, est-ce qu'il y aurait un clou ?

LE SEIGNEUR, reprenant l'air qu'il avait en entrant avec force grimaces. Moi, je n'ai rien... je ne veux pas m'asseoir, voilà tout... si je voulais m'asseoir j'en aurais le droit, je pense... je ne le veux pas... voilà tout.

LE BAILLI, à part. L'homme au manteau que j'ai visé au clair de la lune.

LE SEIGNEUR. Lisez, monsieur le bailli, lisez vite...

LE BAILLI. Oui, oui, monseigneur (A part.) C'était lui, lui ! le marquis.

LE GARDE CHAMPÊTRE, bas aux jeunes filles. Qu'est-ce qu'il a donc not'seigneur, y s'tient droit comme un pieu.

GEORGETTE. C'est vrai qu'il n'a pas l'air à son aise.

LE GARDE CHAMPÊTRE. On dirait qu'il a quelque chose qui le gêne.

LE BAILLI, lisant : « Habitants et habitantes du village de Pont-aux-Choux, il vous est fait à savoir qu'à l'occasion du mariage de la demoiselle Arabelle... »

ALAIN, à part. Ciel !

BABIOTE, que le regardait. Il a pâli !

LE BAILLI. « La fille de notre excellent bailli... (A part.) Il m'appelle excellent... » Avec le sieur Hector Carcassol...

MADELEINE. Ciel !

ROMARIN. De quoi ?

MADELEINE. Rien.

LE GARDE. De quoi ?

ROMARIN. Rien.

LE BAILLI. De quoi ?

LE GARDE. Rien.

LE SEIGNEUR. De quoi ?

LE BAILLI. Rien. (Reprenant.) « Avec le sieur Hector Carcassol, employé receveur des gabelles de la bonne ville de Paris. » (A part.) Que pouvait-il faire le long de mon mur ? (Continuant.) « Moi, Arthur Enguerrand Godefroy, marquis de Mirabelle et seigneur d'autres lieux, je donnerai dans mon propre château de Pont-aux-Choux une fête brillante à mes vassaux et vassales et même à tous les manans et vilains du canton. TOUTS. Vive monseigneur !

BABET. Danser au château, quel bonheur !

LE BAILLI. Silence ! (Reprenant.) « Le fiancé, Hector Carcassol

« devant arriver aujourd'hui 2 juin 1779 par le coche, la fête  
 « est fixée à demain 3 juin de la même année. Dans le cas où  
 « le coche serait en retard et où le fiancé ne viendrait pas,  
 « la fête aurait lieu tout de même... Attendu que ce n'est pas  
 « à son seigneur à l'attendre. Qu'on se le dise. Fait en notre  
 « château de Pont-aux-Choux le 2 juin 1779, et signé le mar-  
 « quis de Mirabelle.

Tous. Vive monseigneur!

LE SEIGNEUR. En voilà assez! le coche arrive ordinairement, quand il arrive, à trois heures. Allez au-devant de lui, ou ailleurs, mais qu'on me laisse seul avec le bailli.

LE BAILLI, à part. Je frissonne.

BABIOLE, à part. Les laisser seuls. Ah! non, je veux tout savoir.

LE SEIGNEUR, bas à Madeleine. Hier, en vous quittant j'ai été suivi.

MADELEINE. Ciel!

LE SEIGNEUR. Vous n'en saviez rien?

MADELEINE. Non.

ROMARIN les séparant. Non, quoi?

LE SEIGNEUR. Ah! meunier Romarin, n'oubliez pas pour demain les trois sacs de farine.

ROMARIN. Non, monseigneur, j'y pensais, ils seront à huit heures au château.

LE SEIGNEUR. C'est bien, j'y compte (Aux paysans.) Que l'on s'éloigne.

#### CHŒUR

Nous remportons nos chaises,  
 Nos fauteuils, nos tabourets, nos bancs  
 Et nous en sommes bien aises.  
 Ça n'a pas duré longtemps.

(Et sortie générale. Pendant le chœur, on voit Babiole entrer dans la grange et se cacher sur les bottes de paille.)

### SCÈNE VIII

LE SEIGNEUR, LE BAILLI, BABIOLE, cachée.

LE BAILLI. S'il m'a reconnu, je suis un homme mort.

LE SEIGNEUR. Monsieur le bailli, le mur qui clôt votre

maison ne donne-t-il pas sur le petit bois qui longe le bois des Amandiers?

LE BAILLI. Oui, monsieur.

LE SEIGNEUR. Cette nuit, n'avez-vous rien entendu?

LE BAILLI. Cette nuit... non, — non, monseigneur.

LE SEIGNEUR. Vous n'avez pas l'oreille fine, monsieur le bailli, car cette nuit entre onze heures et minuit un coup de fusil a été tiré du bois sur votre maison.

LE BAILLI. Un coup de fusil... vous... vous croyez...

LE SEIGNEUR. Je fais plus que de le croire, monsieur le bailli, il y a dans ce village un scélérat qui en veut à mes jours.

LE BAILLI. Ah! monseigneur...

LE SEIGNEUR. Taisez-vous et écoutez. Hier, une affaire qu'il est inutile que vous connaissiez, m'avait conduit à la nuit tombante du côté... Je n'ai pas besoin de vous dire de quel côté, et je revenais tranquillement, entre onze et minuit, lorsqu'en longeant votre mur, je commets la fatale imprudence de m'y arrêter... Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi.

LE BAILLI. Non, monseigneur, c'est inutile.

LE SEIGNEUR. Je m'y trouvais à peine depuis trois secondes, qu'un coup de feu tiré du bois m'atteint par derrière, je me crois mort ou plutôt je ne réfléchis pas, le saisissement et la douleur m'avaient donné des ailes. Je me mis à crier au secours! en courant dans la direction du château où j'arrivai dans un état impossible à décrire.

LE BAILLI, à part. Il ne m'a pas vu. (Haut.) Il serait possible, un pareil malheur...

LE SEIGNEUR. Attendez. Je dois dire à la décharge du meurtrier que, vérification faite de ma blessure, aucun projectile de nature alarmante ne fut découvert, la force du coup avait même été amortie par les basques étagées de mon habit couleur de muraille. Mon valet de chambre qui examina les ravages... m'assura que sans ce bienheureux hasard c'eût été affreux.

LE BAILLI. Attendez, je vois ce que c'est.

LE SEIGNEUR, se retournant. Vous voyez.

LE BAILLI. Du moment que le fusil n'était chargé qu'à poudre

LE SEIGNEUR. Cessez de le croire, on y avait joint du sel, du très-gros sel.

LE BAILLI. C'est cela. Quelque braconnier qui n'ayant pu se procurer autre chose guettait là quelque lapin.

LE SEIGNEUR. Ai-je l'air d'un lapin ?

LE BAILLI. Non, certes.

LE SEIGNEUR. Vous convenez donc qu'il existe des braconniers sur mes terres !

LE BAILLI. Ce que m'apprend, monseigneur...

LE SEIGNEUR. Assez, je veux que le coupable me soit livré pieds et poings liés.

LE BAILLI. Mais, monseigneur.

LE SEIGNEUR. Et mort ou vif.

LE BAILLI. Mort !

LE SEIGNEUR. Si mon aventure venait à être connue, vous figurez-vous les manants de ce pays se disant à l'oreille : Vous ne savez pas. Non ? Notre seigneur. Eh bien ? On l'a salé... Bah ! Qui donc ? Le père un tel... Ah ! et que lui a-t-on fait au père un tel?... Rien du tout ? Mais le lendemain dans tout le village ce serait à qui se ferait un plaisir de saler son seigneur.

LE BAILLI. Oh ! monseigneur.

LE SEIGNEUR. J'ai dit : vous me répondez de cet homme, œil pour œil, dent pour dent. Il faut qu'il soit pendu avec cette inscription au bas de la potence... Pour avoir salé un inconnu qui passait. (Il sort par la gauche.)

LE BAILLI. Œil pour œil, dent pour dent ! et c'est moi qui lui réponds de moi, il faut que je m'arrête et que je me livre à lui, pour qu'il me fasse pendre. Et moi qui faisais de si beaux rêves. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! Et mon gendre qui arrive... car il arrive... il arrive... et il faut que je me rende au devant de lui. (Sortant.) Ah ! elle sera jolie sa noce. Ah ! oui, le beau-père pendu... moi un bailli.

## SCÈNE IX

BABIOLÉ, seule, sortant toute couverte de paille de la meule où elle s'est cachée.

Comment, ce coup de fusil qui m'a tant fait peur... c'était le bailli, bien sûr que c'était lui, puisque je l'ai vu rentrer, son fusil à la main, mais pourquoi a-t-il tiré sur son seigneur ?

Un bailli s'embusquer dans un bois et tirer sur... (Se retournant et changeant de ton.) Ah! qu'est-ce que je vois? Alain... (Elle se recache comme devant.) Mais qu'a-t-il donc? Il fait de grands bras, il est tout pâle, le voilà.

## SCÈNE X

BABIOLÉ, ALAIN.

ALAIN. Ah! non, par exemple, en voilà assez... qu'elle ne m'aime pas... ça, je le comprends puisqu'elle ne sait pas que je l'aime, mais qu'elle en épouse un autre... Ah! pour ça, non, jamais de mon vivant. Et comme je n'ai aucun moyen d'empêcher son mariage, voilà. (Il montre le petit pont.) Qui me dispensera d'assister... Comment lui faire savoir que je suis là dedans... Oh! (Il retire sa veste.)

BABIOLÉ, à part. Y s'déshabille!

ALAIN. Elle me regrettera peut-être. Allons, ne barguinons pas. (Il s'élance sur le petit pont.)

BABIOLÉ, sortant de sa cachette et courant à Alain. Ah! mon Dieu mais il veut se...

ALAIN. Encore Babiole?

BABIOLÉ. Qu'est-ce que vous faites-là?

ALAIN. Passez votre chemin!

BABIOLÉ. Est-ce que vous êtes fou!

ALAIN. Oui, et les fous c'est dangereux, allez-vous-en.

BABIOLÉ, le faisant tourner et le saisissant au collet. Ah! vous savez! vous... on ne me fait pas peur à moi... et vous allez tout de suite, entendez-vous, tout de suite, me dire pourquoi vous voulez vous périr.

ALAIN. C'est ça que vous voulez savoir?

BABIOLÉ. Pas autre chose.

ALAIN. Eh bien! Je veux me périr pour trois raisons.

BABIOLÉ. Dites-les.

ALAIN. Parce que je voudrais être riche et que je n'ai pas le sou.

BABIOLÉ. Après?

ALAIN. Parce que je suis ambitieux et que je ne suis rien.

BABIOLE. Après?

ALAIN. Et parce que je suis amoureux et que celle que j'aime va en épouser un autre.

BABIOLE. En épouser un autre... Ah ! la fille du bailli.

ALAIN. Eh bien ! oui.

BABIOLE, allant chercher la veste. Alors, commencez par remettre ça.

ALAIN. Non, allez-vous-en, vous me gênez !

BABIOLE. Remettez-ça, qu'on vous dit.

ALAIN, remettant sa veste. Oh ! si vous n'étiez pas une jennesse.

BABIOLE. Oui, monsieur Alain, une jeunesse qui a de l'amitié pour vous et qui vous prie de raisonner bien tranquillement avec elle.

ALAIN. Raisonner.

BABIOLE. Autrefois vous étiez un bon jardinier.

ALAIN. La belle avance.

BABIOLE. Que désirez-vous donc ?

ALAIN. Être aimé de celle que j'aime.

## DUO.

BABIOLE.

Pourquoi faites-vous la sottise  
D'aimer qui ne vous aime pas.

ALAIN.

J'sais bien, j'sais bien que c'est une bêtise ;  
Mais Arabelle a tant d'appas ;  
Que voulez-vous que je vous dise ?

BABIOLE.

Si vous vouliez regarder mieux,  
Vous pourriez rencontrer des yeux  
Aussi beaux que ceux d'Arabelle.

ALAIN.

Ça s'aurait bien, mais j'aime  
Tout d'même,  
Et je veux me périr pour cela.

BABIOLE.

Allons donc est-c'qu'on se tue pour ça.  
A des malheurs comme les vôtres,  
Faut-il opposer le trépas.

(Très-gaiement)

On en aime une autre, on en aime deux autres,  
On en aim' trois autres,  
Et l'on ne se tu' pas !

ALAIN.

En aimer un' autre, en aimer deux autres,  
En aimer trop autres,  
Non, je n'le veux pas !

BABIOLÉ.

On en aime une autre, on en aime deux autres,  
On en aim' trois autres,  
Et l'on n's'tu' pas !

BABIOLÉ.

Eh ! bien, écoutez c'que j'propose,  
Et certes ! qu'c'est très-bien à moi ;  
Écoutez bien, voici la chose :  
Si j'vous donnais un bon emploi !

ALAIN.

Vous !

BABIOLÉ.

Moi !

Si j'm'engageais à satisfaire  
Ce vœu d'être riche que vous formez.

ALAIN.

Vous !

BABIOLÉ.

Moi !

Si même je promettais d'vous faire  
'Epouser cell' que vous aimez,  
R'penseriez-vous à la rivière ?

ALAIN.

Dans ce cas là, ben sûr que non !

BABIOLÉ.

Eh bien ! demain, sans plus attendre,  
Du bailli vous serez le gendre.

ALAIN, *reculant.*

Êtes-vous démon ou sorcière ?

ENSEMBLE.

BABIOLÉ, *très-gaie.*

Sans être démon ni sorcière,  
J'ai des charmes qui peuvent faire  
Beaucoup plus que vous ne croyez,  
Et je n'veux pas que vous vous noyiez.

ALAIN.

Sans être démon ni sorcière,  
Voyons, comment peut-il se faire  
Qu'elle n'aie rien qu'à commander ?  
Pour me faire tout accorder ?

BABIOLÉ.

Sans être démon ni sorcière,  
J'ai des charmes qui peuvent faire  
Beaucoup plus que vous ne croyez,  
Et j'ne veux pas que vous vous noyiez.

ALAIN.

Mon bonheur, si je vous l'devais,  
Oh ! Babiol', comme je vous aim'rais !

BABIOLÉ, *à part.*

Quand il sera le mari d'un autre,  
Il sera bien temps de m'aimer !

ALAIN.

Sans savoir quel pouvoir est le vôtre,  
Je vous crois le don d'charmer.

ENSEMBLE ET REPRIS ?.

Sans être démon ni sorcière,  
Etc., etc.

(Après ce duo, grand bruit à la cantonade et continuation de la musique à l'orchestre pendant le dialogue suivant :)

ALAIN, remontant. Ah ! qu'est-ce que c'est encore, quelle foule là-bas ?

BABIOLÉ. Ce doit être votre rival.

ALAIN. Mon rival, ce mirliflor qui arrive de Paris.

BABIOLÉ. Qu'est-ce que ça vous fait, puisque je me charge de l'y renvoyer à Paris.

ALAIN. Mais par quel moyen ?

BABIOLÉ. Ah ! ça me regarde, les voici, plus un mot.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, TOUS LES PERSONNAGES DE L'ACTE, *plus* HECTOR  
CARCASSOL. Le seigneur arrive le dernier.

FINAL.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vive le gendre du bailli,  
Qui nous arrive aujourd'hui!  
Il arrive, il arrive,  
Il arrive de Paris!  
Qu'il est beau, qu'il est bien mis!  
Vive, vive, vive, vive,  
Le monsieur que voici!  
Vive le gendre du bailli.

CARCASSOL.

Oh! que je vous remercie.  
Joyeux et bons villageois!  
Croyez que j'apprécie,  
L'accueil qu'ici je r'çois.

LE SEIGNEUR.

Ici moi-même en personne  
J'ai voulu vous recevoir!  
Car c'est pour vous que je donne,  
Une fête en mon manoir!

CARCASSOL.

Ah! monseigneur en personne,  
Nous recevoir au château!

ARABELLE.

O Dieu que mon futur est beau!

LE SEIGNEUR, *bas à Madeleine.*

Cette fête, mignonne,  
C'est pour vous que je la donne!

MADELEINE.

On nous regarde,  
Prenez garde!

BABIOLÉ

ALAIN, *bas à Babiole.*

Comme elle admire son futur !

BABIOLÉ.

Ne craignez rien, je vous protège !

ALAIN.

Elle l'adore j'en suis sûr,

BABIOLÉ.

J'aurai pour l'éloigner maint et maint sortilège.

MADELEINE, *s'éloignant de son mari qui cause avec le garde champêtre.*

Je voudrais voir le héros de la fête,

CARCASSOL, *se trouvant face à face avec elle.*

Que vois-je... Cascarinette ?

MADELEINE, *bas.*

Ciel ! taisez-vous !

BABIOLÉ, *à part.*

Tiens, tiens, mais l'on dirait.

Que la meunière le connaît.

LE BAILLI.

Il m'a dit œil pour œil,

REPRISE,

Vive le gendre du bailli.

(Sur la reprise Romarin a repris le bras de sa femme, le bailli. Carcassol et Arabelle, forment un groupe, Babiole arrête Alain qui veut s'élancer sur Carcassol.)

RIDEAU.

## ACTE DEUXIÈME

Riche salon dans un vieux manoir. Grand décor. Porte et fenêtre avec tapisseries.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ROMARIN, MADELEINE, CARCASSOL, ARABELLE, GEORGETTE, ESTELLE, JEANNE *et* BABET, PAYSANS, *et* PAYSANNES. Au fond un orchestre composé de ménétriers avec violon, tambourin, le garde champêtre même accompagne avec son tambour.

Au lever du rideau danse générale...

## CHŒUR.

Dans le château de monseigneur,  
 Tout l'monde y danse (*bis*)  
 Dans le château de monseigneur,  
 Tout l'monde y danse! (*bis*)  
 De bon cœur.  
 On se trémousse, mousse, mousse,  
 Avec ardeur!  
 La vie est douce, douce, douce,  
 Dans le château de monseigneur.

CARCASSOL, *dansant, à Arabelle.*

Arabelle, que je vous aime,  
 Nulle femme n'a tant d'appas!

ARABELLE, *dansant aussi.*

Moi, je vous aime tout de même  
 Et je ne vous cache pas.

ROMARIN, *dansant, à sa femme.*

Mais, madame, prenez donc garde,  
On vous regarde, pensez-y!

MADELEINE, *dansant, à part,*

Pardine, si je danse ainsi!  
N'est-ce pas pour qu'on me regarde?

### REPRISE.

Dans le château de monseigneur, etc.

(Pendant le chœur le premier groupe remonte et se trouve remplacé par un second.)

GEORGETTE, *dansant.*

Me voilà déjà tout en nage!  
On manque d'air dans ce salon.

ESTELLE, *dansant.*

C'est pas ici comme au village!  
Où nous dansons sur le gazon.

JEANNE, *idem.*

Oh! le gazon, c'est tout c'que j'aime!  
On peut glisser sans s'faire de mal.

GEORGETTE, *idem.*

Mais si l'on tombait dans ce bal?

BABET, *idem.*

On se ramass'rait tout de même.  
Dans le château de monseigneur, etc.

(A la fin de la ronde le garde champêtre dégringole du siège sur lequel il est monté.)

LE GARDE CHAMPÊTRE. Ah! saperlipopette.

CARCASSOL. Allons bon, l'orchestre qui déménage.

LES JEUNES FILLES. Oh! pauv'père Mourmelon.

LE GARDE CHAMPÊTRE. C'est rien, c'est rien, les enfants. (Regardant et montrant son tambour.) Ah! Sapristi ma peau d'âne.

TOUS. Ah!

LE GARDE CHAMPÊTRE. Pas de chance, mes tambours, c'est le deuxième depuis hier.

ESTELLE. Eh bien! nous nous en passerons.

JEANNE. Oui, nous danserons sans tambour.

LE GARDE CHAMPÊTRE. Oh! mais non, en v'la assez pour l'ins-

tant de la danse, l'orchestre est altéré, n'est-ce pas vous autres?... Qui m'aime me suive.

LES MÉNÉTRIERS. Nous vous aimons tous, père Mourmelon.

LE GARDE CHAMPÊTRE, prenant sous le bras deux ménétriers et chantant :

Vive le vin de monseigneur.  
Du village c'est le meilleur.

LES MÉNÉTRIERS.

Vive le vin de monseigneur

(Ils sortent.)

ROMARIN, qui a repris sa femme sous son bras. Puisqu'on ne danse plus, si nous visitons un peu le château.

TOUS, chacun se dirige petit à petit.

ESTELLE. Ne plus danser, manque d'orchestre. (Les Jeunes filles remontent.)

CARCASSOL, à Arabelle. C'est un bonheur, j'ai tant de choses à vous dire.

ARABELLE. Quoi donc?

CARCASSOL. Malheureusement, nous ne sommes pas seuls.

ARABELLE. Si nous descendions au parc.

CARCASSOL. Oh! excellente idée!

ARABELLE. Venez, je vais vous conduire.

CARCASSOL. Elle est charmante... (Ils sortent.)

JEANNE. Tiens, les fiancés qui s'en vont.

BABET. Ils profitent de la circonstance.

GEORGETTE. Dame! des amoureux.

BABET. Ah oui, ça donne des idées.

JEANNE. Bon! voilà Babet qui a des idées (Toutes rient.)

ESTELLE, montrant à droite. Silence, là bas, le bailli.

GEORGETTE. Si nous suivions les amoureux.

JEANNE. C'est ça, suivons les... (Elles sortent.)

## SCÈNE II

LE BAILLI, seul, il entre sombre et rêveur. Le seigneur me l'a répété, si je ne trouve pas le soi-disant braconnier, je serai pendu à sa place... ce n'est pas de le trouver qui est difficile,

mais, si je le trouve, c'est encore moi qui suis pendu. Pendu si je le trouve et pendu si je ne le trouve pas. — Ma situation est celle-ci : comme bailli je dois dénoncer le criminel et comme criminel je dois imposer silence au bailli. Mais si le seigneur fait pendre le bailli pour n'avoir pas dénoncé le criminel, le criminel se trouve pendu par la même occasion... donc faut-il me faire pendre comme criminel et comme bailli ou comme bailli seulement. Si on me laissait le choix, j'aimerais mieux ne pas être pendu du tout. Il y a bien un troisième moyen qui me sourirait, ce serait de quitter ce village. Je pourrais me sauver en me sauvant, mais abandonner tous mes rêves si couleur de rose ; renoncer à ces conquêtes dont la seule pensée fait bondir mon cœur et me fait bondir moi-même... car c'est vrai, je bondis quand je pense...

LE SEIGNEUR, en dehors. Mais non, mais non, vous dis-je.

LE BAILLI. Ciel ! la voix du marquis.

### SCÈNE III

LE BAILLI, LE SEIGNEUR, CARCASSOL et ARABELLE,  
ensuite ROMARIN, MADELEINE et UN VALET.

LE SEIGNEUR, tenant Arabelle à son bras. Non, mon enfant, on ne doit descendre au parc que pour la fête champêtre, mais en attendant j'ai ordonné que l'on danse ici.

CARCASSOL. Mais, monseigneur, les ménétriers sont allés boire.

LE SEIGNEUR. Qu'est-ce à dire ? Comment, monsieur le bailli, vous l'ordonnateur de la fête, c'est ainsi que vous faites exécuter mes ordres.

LE BAILLI. Pardon, monseigneur, mais de graves préoccupations.

LE SEIGNEUR. Par la sembleu ! (A un valet.) Germain.

ROMARIN, entrant avec Madeleine. Vous m'avez fait demander, monseigneur ?

LE SEIGNEUR. Oui, attendez. (A un valet qui vient d'entrer.) Germain, courez après les ménétriers et ramenez-les par les oreilles, vertuchoux.

LE VALET. Oui, monseigneur! (Il sort.)

LE BAILLI, à part. La meunière et elle me regarde avec ses yeux... des yeux qui ressusciteraient un pendu.

LE SEIGNEUR, revenant aux jeunes gens. On achève les préparatifs de la fête villageoise : jeux de bagues, mât de cocagne, jeu des ciseaux, course aux sacs, une fête princière.

ROMARIN. Oh! la course en sac, c'est mon triomphe, j'ai beau me dire qu'il faut laisser ça aux jeunes gens du village j'peux pas voir un sac sans me fourrer dedans.

LE BAILLI. Elle m'a encore regardé avec ses yeux...

LE SEIGNEUR. Elle m'a fait un signe, débarrassons-nous du mari. Ah! vous aimez voir les sacs, eh bien et moi aussi j'aimerais assez les voir, surtout, les sacs de farine que l'on devait m'apporter de chez vous ce matin.

ROMARIN. Est-ce qu'il ne sont pas arrivés?

LE SEIGNEUR. Mais non, et mes fours sont allumés et mes mitrons se croisent les bras.

ROMARIN. Je cours jusqu'au moulin, monseigneur. (Sortant.) Ah! brigands de garçon! qu'est-ce qu'ils font ces animaux-là.

MADELEINE, à part. Comment il me laisse seule ici.

LE BAILLI, à part. Le mari s'éloigne, si je profitais, oui... (A Madeleine.) Adorable... (Pendant l'aparté du bailli le seigneur est venu se placer entre lui et Madeleine de sorte que c'est au seigneur qu'il adresse le mot adorable.)

LE SEIGNEUR. Hein, plaît-il?

LE BAILLI. Non, pardon... de graves préoccupations...

LE SEIGNEUR. Eloignez-vous, je vous prie.

CARCASSOL. Quel dommage, au moment où nous allions entrer dans ce joli bosquet.

ARABELLE. Je le regrette autant que vous.

LE SEIGNEUR, bas à Madeleine. Il ne trouvera aucun de ses garçons, ni aucun sac à farine... obligé de tout faire par lui-même, nous en voilà débarrassés.

MADELEINE, à part. Oh! quelle chance.

ARABELLE, au bailli. Mais si tout le monde visite le château, personne ne sera ici pour danser.

LE SEIGNEUR. Elle a raison, il faut ramener tout le monde. Monsieur le bailli, faites savoir que les danses vont recommencer ici.

LE BAILLI, à part. Les danses, si je l'invitais : oui.

LE SEIGNEUR, qui vient de passer à Arabelle. Soyez tranquille, mon enfant, on dansera (il revient à Madeleine.)

LE BAILLI, à Madeleine. Je serais heureux d'ouvrir le bal avec vous.

LE SEIGNEUR, qui se trouvait à la place de Madeleine. Moi...

LE BAILLI. Ah! oui... c'est-à-dire... pas de chance.

LE SEIGNEUR. Quoi?

LE BAILLI. De graves préoccupations.

LE SEIGNEUR. Qu'a-t-il donc? (À Madeleine.) Pendant que l'on dansera ici, venez me trouver dans le petit kiosque.

MADELEINE, à part. Plus souvent.

LE BAILLI, à part. Il lui a parlé bas, est-ce que...

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LE VALET.

(Bruit en dehors.)

CARCASSOL. Oh! regardez donc!

MADELEINE ET ARABELLE. Que se passe-t-il donc? (Tous trois sortent.)

LE SEIGNEUR. Mais en effet il se passe quelque chose, voyez donc, monsieur le bailli.

GERMAIN, entrant. Monseigneur, les ménétriers sont ivres, impossible de vous les amener.

LE MARQUIS. Il sont ivres.

LE BAILLI. Mais sans orchestre, il sera peut-être difficile de danser.

LE SEIGNEUR, à part. Et le mari qui est absent, si je ne profite pas... monsieur le bailli faites commencer la fête dans le parc, prévenez tout le monde. (Fausse sortie.) Madeleine rentre en riant.

LE BAILLI. Ah! seuls... si je lui offrais mon bras... Oui... (À Madeleine.) Veuillez me faire l'honneur d'accepter...

LE SEIGNEUR, qui est redescendu à Madeleine. Que j'accepte...

LE BAILLI. Non, rien, c'est-à-dire... de graves préoccupations... (Sortant.) Ah! pas de chance, pas de chance.

LE SEIGNEUR. Vous dites?

LE BAILLI. Je vais faire commencer la danse.

LE SEIGNEUR. Mais qu'est-ce qu'il a donc! peu m'importe. (A Madeleine.) Aussitôt que la fête sera commencée dans le petit kiosque.

MADELEINE. Dans le kiosque, y pensez-vous, monseigneur.

LE SEIGNEUR. En effet si le mari revenait. Eh bien, dans le petit bois, vous savez!...

CARCASSOL, rentrant. Ah! ces pauvres musiciens. Oh! pardon, monseigneur.

LE SEIGNEUR, sortant. Bon, descendez au parc la fête commence...

CARCASSOL, à Madeleine. Ah! c'est au parc à présent.

MADELEINE. Oui! suivez-moi et dès que les jeux seront en train, c'est ici que nous reviendrons.

CARCASSOL, la suivant. Ici?

MADELEINE. Il faut absolument que je vous parle. (Sortie.)

## SCÈNE V

BABIOLE, seule, entrant par une petite porte.

Tiens! plus personne et moi par où donc que j'ai passé?... C'est en cherchant Alain que je me suis trouvée dans cette grande galerie... j'marchais en pensant à tant de choses, et puisque me v'là seule, voyons Babiole... t'a bien trouvé déjà le moyen de faire la fortune d'Alain et même de lui faire épouser cette grande niaise d'Arabelle, mais ça n'ira pas tout seul, ; les moyens qu't'a trouvés sont dangereux et malheureusement ça n'est pas toi qui peut courir ces dangers-là, il faut que ce soit lui, Alain, et jamais il n'y consentira s'il sait à quoi il s'expose, il faut donc qu'il s'imagine que t'es une sorcière, moi sorcière...

## CHANT.

La sorcellerie,  
 La sombre féerie,  
 Les récits étonnants,  
 Des vieux contes de revenants,  
 Moi je n'y crois guerre !  
 Mais c'est la manière  
 D'assurer mon pouvoir !  
 Aujourd'hui je veux en avoir.  
 Je ne crois plus aux farfadets,  
 Aux feux follets  
 Dont j'avais peur étant toute petite,  
 Dans les grands bois, même la nuit !  
 Quand vient minuit,  
 J'entends du bruit sans que mon cœur palpite.  
 Des sortilèges, moi je ris  
 Et je dis :  
 La sorcellerie,  
 C'est de la folie !  
 Et je sais, je sais bien  
 Qu'il n'est plus de magicien.  
 Pourtant je n'ai jamais douté,  
 Qu'un sort, ne m'ait été jeté  
 Par un sorcier bien étrange,  
 Qui change  
 Les bergères en princesses,  
 Les chaumières en palais,  
 Les drôlesses en altesses  
 Et les maîtres en valets !  
 C'est un sorcier puisqu'ici bas,  
 On cède à tout ce qu'il ordonne !  
 C'est un sorcier puisqu'il nous donne,  
 Jusqu'à l'esprit q'nous n'avons pas !  
 Et ce sorcier si redouté, si fêté,  
 Si bon, si méchant tour à tour ?  
 C'est l'amour !  
 La sorcellerie,  
 Est une féerie,  
 Qui change constamment,  
 Le bonheur en cruel tourment !  
 Il nous désespère,  
 Ou d'un sort prospère,  
 Son langage menteur,  
 Trop souvent flatte notre cœur.

J'y crois encore,  
La nuit, le jour.  
Malgré moi je l'implore,  
Je crois encore à l'amour.

Et dire que c'est encore lui qui va me changer en sorcière...  
(Prêtant l'oreille.) Mais je crois entendre... (Remontant.) Si c'était  
Alain, (Regardant à la cantonade.) Ah! qu'est-ce que je vois. (Elle se  
cache derrière une tapisserie.)

## SCÈNE VI

BABIOLE, cachée, CARCASSOL, MADELEINE.

MADELEINE. Venez, venez, le seigneur m'a débarassée de  
mon mari, il en a pour plus d'une heure au moulin.

CARCASSOL. Mais le seigneur lui-même, j'ai cru m'aperce-  
voir...

MADELEINE. Oui, il voulait m'attendre dans le petit kiosque.  
Je lui ai fait comprendre que je préférerais aller le rejoindre dans  
le petit bois.

CARCASSOL. Dans le petit bois.

MADELEINE. Dix minutes pour y aller, dix minutes pour en  
revenir, cinq ou dix minutes à m'attendre, nous avons tout le  
temps.

CARCASSOL. Ah! Carcassol, quand je vous retrouve sous le  
costume de l'innocence.

MADELEINE. Ah! mon pauvre monsieur Carcassol, si vous  
saviez comme on s'ennuie sous ce costume-là.

CARCASSOL. Ah dame, il ne ressemble guère à celui que vous  
portiez au bal de Paphos?

MADELEINE. Oh! le bal de Paphos, vous vous rappelez mes  
triumphes au bal de Paphos.

CARCASSOL. C'est parce que je m'en souviens que je m'étonne  
de vous retrouver ici la femme d'un meunier.

MADELEINE. Un soir que je me livrais à toutes les fantaisies  
de ma danse olympique, j'aperçois devant moi un personnage  
à l'aspect commun, à la toilette rustique, à l'air bête; c'était ça  
qui devait être mon mari.

CARCASSOL. Le meunier Romarin.

MADELEINE. Ma première idée fut de me moquer de lui, mais quand je sus que c'était l'un des premiers meuniers de la Touraine, je changeai de batteries. — Je vous dirai seulement que celui que j'ai épousé le croyant un imbécile, est un imbécile en effet, mais un imbécile féroce, un imbécile doublé d'un tyran, jaloux comme un tigre et fort comme un Hercule ; il porte trois sacs de farine.

CARCASSOL. Bigre!...

MADELEINE. S'il me surprenait avec un galant, il nous assommerait tous deux, c'est sûr.

CARCASSOL. Ce qui n'empêche pas...

MADELEINE, riant. Ça n'empêche jamais,

CARCASSOL. Pauvre Cascarinette.

MADELEINE. Ah! c'est ce nom-là surtout qu'il ne faut pas prononcer ici.

CARCASSOL. En effet, on vous appelle Madeleine.

MADELEINE. C'est mon vrai nom et si mon mari entendait prononcer l'autre, celui de Cascarinette, ou s'il entendait parler du bal de Paphos. Oh! je n'aurais même plus à craindre sa colère je suis sûre qu'il tomberait foudroyé.

BABIOLÉ, à part se montrant. C'est bon à savoir.

CARCASSOL. Ainsi, Madeleine, voilà désormais votre destinée.

MADELEINE. La voilà.

### MORCEAU.

(Chant rustique, tic-tac du moulin.)

Pendant la semaine entière,  
Seule, soir et matin  
Madame la meunière,  
Doit rester au moulin;  
Mais vienne un jour de fête,  
Un jour comm' celui-ci,  
A danser si j'm'apprête,  
J'dans' comme on danse ici,  
Ah! quelle danse bête!  
Et quel orchestre aussi.

(Dansant, air de bourrée.)

Crin! crin! crin! boum! boum! boum!

Et chacun gigotte,  
Comme une marmotte,

Boum ! boum ! boum ! crin ! crin ! crin !  
 Au son du tambourin.

## GRAND RÉCITATIF,

Ah ! quelle différence avec l'époque heureuse,  
 Ou l'on me voyait à Paphos,  
 Danser la bacchante amoureuse,  
 Quel enthousiasme et quels bravos !  
 Tout un public épiléptique.  
 Chantait pour m'exciter ce chant mythologique  
 Pan, pan, pan, pan, pan, pan,  
 Vive, vive le vieux Pan !  
 On le fêtait en dansant,  
 Ah ! la belle fête !  
 Pan, pan, pan, pan, pan, pan,  
 On le fêtait en dansant,  
 Et l'on dansait en chantant,  
 Vive le Dieu Pan !

(S'arrêter.)

Quand l'orchestre résonnait,  
 Ma tête déraisonnait,  
 Mon cœur ardemment battait,  
 Mes bras, mes jambes, tout allait.

CARCASSOL ET MADELEINE.

Ah ! le magique pouvoir,  
 De la musique.  
 Et de la gymnastique.  
 Art divin qui fait mouvoir,  
 Les jambes et le cœur chaque soir,  
 Pan, pan, pan, pan, pan, pan,  
 Vive, vive le Dieu Pan,  
 On le fêtait en chantant,  
 Vive le vieux Pan !

CARCASSOL, *se mettant de la partie.*

Ah ! faut-il que je le dise,  
 Ce souvenir m'électrise,  
 Ensemble recommençons.

BABIOLE, *à part.*

Bon, moi je prends des leçons.

TOUS TROIS, *mais Babiole toujours cachée, et à part.*

Pan, pan, pan, pan, pan, etc  
 (Comme les deux fois précédentes.)

Mais sur cette troisième reprise, on voit le bailli paraître au fond avec Arabelle. En voyant Madeleine danser il paraît scandalisé et veut renvoyer sa fille, mais Arabelle lui tient tête et finit par forcer le passage, ce jeu de scène remplit l'ensemble,

LE BAILLI.

Dieu ! quelle abomination.

MADELEINE ET CARCASSOL, *parlé, s'arrêtant.*

Ciel !

BABIOLÉ, *sortant de sa cachette.*

Sauvons la situation,

(Se mettant à danser comme Madeleine sans paraître voir le bailli.)

Ah ! c'est charmant, comme c'est bon.

(A Carcassol et à Madeleine très-étonnés de le voir.)

De grâce continuez donc,

Pan, pan, pan, pan, pan, pan.

(Au bailli sans s'arrêter.)

C'est monsieur qui nous apprend,

Et qui nous apprend gratis,

La danse de Paris.

LE BAILLI.

Pan, pan, pan, pan, pan, pan,

Ce pas est inconvenant.

ARABELLE.

Moi je le trouv' très-gentil.

J' veux l'apprendre aussi.

MADELEINE, *jetant son bonnet par-dessus les moulins et se remettant à danser.*

Qu'on me blâme, peu m'importe,

Ce joli pas me transporte.

Il nous porte jusqu'aux cieux,

C'est le pas des dieux,

Pan, pan, pan, pan, pan, pan, etc

(Cette dernière reprise se reprend deux fois. Pendant la première, Arabelle imite gauchement la danse de Madeleine et des autres en l'exagérant comiquement ; à la seconde reprise, le bailli entraîné saute sur place et tout le monde est en l'air quand le seigneur et Romarin font leur entrée au fond.)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LE SEIGNEUR, ROMARIN, LE BAILLI,  
ARABELLE.

LE SEIGNEUR. Par la sembleu!

ROMARIN. Jarni coton.

BABIOLE, s'arrêtant comme les autres. Ah! quel malheur que vous soyez arrivé, c'était si gentil.

LE SEIGNEUR. Comment c'était gentil.

ROMARIN. Drôlesse, tu oses dire?...

BABIOLE. Mais oui, c'est la danse de Paris, que M. Carcassol nous apprenait.

LE SEIGNEUR. Comment, jeune homme...

CARCASSOL. Oui, oui, monseigneur (Regardant Babiole.) Quelle est donc cette jeune fille?...

ROMARIN, à Madeleine. Et vous, madame, en mon absence?...

MADELEINE. Je ne voulais pas, mon ami, c'est... c'est...

BABIOLE. C'est moi, pardine!... Madeleine ne voulait pas, mais moi je voulais...

ROMARIN, furieux. Ah! je ne sais...

LE SEIGNEUR. Silence, les jeux continuent dans le parc, et la course en sacs nous appelle.

LE BAILLI. Je crois même qu'il serait prudent de presser les jeux, car le temps menace; où irait-on s'il pleuvait monseigneur?

LE SEIGNEUR. On reviendrait danser ici, mais la danse innocente de cet endroit vertueux. (Bas à Madeleine.) Je vous ai attendue dans le petit bois, perfide...

ROMARIN, qui tournait autour de Carcassol, voyant que le seigneur parle à sa femme. Plait-il, monseigneur?

LE SEIGNEUR. Je lui donne une leçon de morale, que tout le monde me suive. (Sortie.)

## SCÈNE VIII

BABIOLE, seule, criant.

Ah! ah! ah! ah! la bonne histoire, en ai-je du bonheur,

c'est-à-dire qu'à présent j'ai les mains pleines de talismans, et que Romarin aura son soufflet si Alain ose le lui donner, mais il faut que je le trouve, Alain... il est sans doute à m'attendre dans le parc et je vais...

## SCÈNE IX

ALAIN, BABIOLE.

ALAIN, entrant comme elle allait sortir Ah ! vous v'là. — Je vous cherchais.

BABIOLE. Et moi, j'allais vous chercher.

ALAIN. Arabelle se promène dans le parc avec le Parisien, elle n'a des yeux que pour lui.

BABIOLE. Laissez les se promener et répondez à mes questions ; hier quand je vous ai empêché de vous noyer, étiez-vous bien décidé, mais là ce qui s'appelle bien décidé, à vous périr.

ALAIN. Si j'étais... C'est-à-dire que je ne regrette que d'en avoir été empêché.

BABIOLE. Eh bien ! mourir étant le plus grand danger que l'on puisse courir, si je vous disais que pour épouser Arabelle il faut en courir d'autres.

ALAIN. D'autres dangers ?

BABIOLE. Oui et de grands dangers aussi.

ALAIN. Faut-il me jeter dans le feu, dans l'eau, par cette fenêtre.

BABIOLE. Non, mais il faudrait faire tout ce que je vous ordonnerais.

ALAIN. Tout ce que vous m'ordonneriez.

BABIOLE. Il faudrait m'obéir et m'obéir sans comprendre ce que je vous ordonnerais de faire.

ALAIN. Sans comprendre...

BABIOLE. Une supposition que je suis sorcière...

ALAIN. Oui.

BABIOLE. Et que j'ai des charmes qui pour agir ont besoin de ne pas être connus.

ALAIN. Des charmes.

BABIOLE. Ou si vous comprenez mieux des talismans. Si

avec un mot par exemple ou en faisant quelque chose que je vous dirais de faire, votre position changeait.

ALAIN. Je dirai et je ferai tout ce que vous voudrez.

BABIOLE. Sans comprendre.

ALAIN. Sans comprendre.

## COUPLETS ROMANCE.

Moi j'ai confiance,  
Je n'sais pourquoi !  
Oui, malgré moi  
Qui n'ai pas d'chance !  
Je n'sais pourquoi,  
J'ai confiance !

Ne craignez pas que je repousse,  
Les charmes dont vous me ferez dons !  
Vous me parlez d'une voix si douce,  
Avec des petits yeux si bons !  
Qu'déjà vous calmez mes alarmes,  
Car lorsqu'ici, me rassurant,  
Vous dit's que vous avez des charmes !  
On vous croit rien qu'en vous r'gardant.  
J'ai confiance ! etc.

BABIOLE, à part. Ah ! mon Dieu, est-ce que ça lui viendrait.

ALAIN. Voyons, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

BABIOLE. Ah ! dame, ça ne demande pas seulement du courage, il faut encore avoir une grande mémoire.

ALAIN. La mémoire c'est mon fort, j'apprends tout ce que je veux.

BABIOLE. Eh bien, quand nous serons au milieu de la fête et quand Madeleine la femme du meunier... (Grand bruit au dehors.)

ALAIN. Qu'est-ce que c'est que ça ?... On vient par là.

BABIOLE. C'est la pluie qui ramène tout le monde. Ah ! cette galerie par laquelle je suis venue... Oui, suivez-moi.

ALAIN. Au sabbat si vous voulez. (Ils sortent par la droite.)

## SCÈNE X

TOUS LES PERSONNAGES, moins ALAIN, BABIOLE et ROMARIN.

CHŒUR.

Ah ! fuyons, fuyons l'orage.  
Tous pour nous mettre à l'abri  
Il était grand temps, je gage,  
De nous retrouver ici.

CARCASSOL, riant, portant Arabelle. Place, place.

ARABELLE. Ah ! c'est gentil d'être enlevée.

CARCASSOL. Grâce au ciel vos jolis petits pieds n'auront pas été trempés par ce déluge.

LE BAILLI, revenant, portant Madeleine. Place, place. Un fauteuil, un canapé pour une femme qui s'évanouit.

MADELEINE. Mais non, je ne m'évanouis pas.

LE BAILLI. Mais vous pourriez vous évanouir, car je vous ai arrachée à un spectacle d'horreur.

TOUS. A un spectacle d'horreur.

LE BAILLI. Le malheureux Romarin, le meunier qui est de première force à la course en sacs a voulu concourir, il venait de s'enfermer dans un de ses sacs et il attendait le signal de monseigneur ; à peine le signal est-il donné que la pluie tombe, et malheureusement il fait comme la pluie ; madame veut s'élançer, courir à son secours, mais la pluie tombait à torrents et malgré elle, je l'arrache aux dangers de l'inondation.

CARCASSOL. Et le mari est toujours dans le sac ?

LE BAILLI. Il doit y être.

TOUS, riant. Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

LE SEIGNEUR, entrant avec un foulard sur la tête. Ah ! pour un affreux temps... (Apercevant Madeleine.) Ah ! la voilà...

MADELEINE. Monseigneur savez vous ce qu'est devenu mon mari ?

LE SEIGNEUR. Oui... je l'ai vu tomber dans son sac.

MADELEINE. L'avez vous fait ramasser ?

LE SEIGNEUR. Ma foi non, mais j'ai fait ramasser les ménestriers ; les danses vont pouvoir recommencer ici.

LES JEUNES FILLES, sautant de joie. Ah! la danse, la danse...

VOIX DE ROMARIN, au dehors. Où est-elle, où est-elle?

LE SEIGNEUR. Cette voix.

TOUS. Le meunier. (Voyant entrer Romarin et riant.) Ah! Ah! Ah!  
Ah!

M ADELEINE Celle de mon mari.

## SCÈNE XI

LES MÊMES, ROMARIN, dans un sac tout déchiré dont passent à grand peine ses deux jambes et sa tête.

ROMARIN. On rit. Qu'est-ce qui ose rire? (On se tait, apercevant sa femme.) Ah! la v'la... Comment, madame... quand vous me voyez...

MADELEINE. Mon ami, c'est M. le bailli qui m'a enlevée.

LE SEIGNEUR. Le bailli se serait permis.

ROMARIN. Un enlèvement.

LE BAILLI Mais non... j'ai enlevé madame à l'orage, aux cataractes qui la submergeaient.

LE SEIGNEUR. Ah! s'il ne l'a enlevée qu'aux cataractes il a bien fait.

ROMARIN. Mais moi, monseigneur, moi...

LE SEIGNEUR. Vous, sortez de là dedans.

ROMARIN. En sortir, mais je n'en peux pas sortir j'ai déchiré tout ce que j'ai pu déchirer.

LE SEIGNEUR. Qu'on le déficelle. (Les paysans tirent Romarin du sac.)

ROMARIN. Gueuse de course... Ah! j'ai de l'agrément, moi, à la fête...

LE BAILLI, à part. J'en ai, moi... la meunière est très-agréable à porter.

LES PAYSANNES. Ah! voilà les ménétriers.

LE G. CHAMPÊTRE. Oui et me voilà aussi, moi, et avec un troisième tambour, et solides tous deux, l'un portant l'autre.

LE SEIGNEUR. Allons silence!... placez-vous et nous aussi, allons, les danseurs et les danseuses en place. (Il se laisse aller dans un fauteuil et se relève en criant.) Oh!

TOUS, s'empresant. Ah! mon Dieu, monseigneur.

LE BAILLI. Ciel.

LE SEIGNEUR. Rien, rien, c'est une réflexion que je faisais.

LE BAILLI, à part. Je sais d'où lui vient sa réflexion. Elle m'épouvante.

LE SEIGNEUR. Je crois que je ferais mieux d'ouvrir le bal, mes aïeux n'y manquaient jamais aux jours de fêtes champêtres.

CARCASSOL. Ah! monseigneur, quel honneur.

LE SEIGNEUR, à part au bailli. Le braconnier, le connaissez-vous?

LE BAILLI. Non, non, pas encore.

LE SEIGNEUR. Songez que vous m'en répondez sur votre tête.

LE BAILLI. Sur ma tête. Oh! affinité des circonférences.

LE SEIGNEUR, à Madeleine. Charmante meunière, votre main je vous prie...

ROMARIN, à part. Avec ma femme!

MADELEINE. Ah! monseigneur.

LE SEIGNEUR. Monsieur le bailli, faites-moi vis-à-vis.

LE BAILLI. Vis-à-vis. Ah! j'aurais dû toujours lui faire vis-à-vis.

ROMARIN, à part. Est-ce que le seigneur tournerait autour de Madeleine? Ah! c'est que ça ne m'irait pas, tout seigneur qu'il est.

LE SEIGNEUR, aux ménestriers. Partez. (Pendant l'aparté de Romarin, tout le monde s'est placé pour la danse, les ménestriers jouent et la danse commence.)

## SCÈNE XII

LES MÊMES, ALAIN et BABIOLÉ.

BABIOLÉ, revenant avec Alain par la petite porte et parlant sur la danse qui ne s'arrête plus qu'au baiser donné par Alain. Vous êtes bien sûr de ne rien oublier?

ALAIN. Je n'oublierai rien, mais vous allez me faire assommer.

BABIOLÉ, Ça me regarde.

ALAIN. Alors si ça vous regarde, ça ne me regarde plus et j'y vas.

BABIOLÉ. Souvenez-vous bien, d'abord Madeleine.

ALAIN. Oui, mais elle danse avec le seigneur.

BABIOLE. Tant mieux, ça s'ra plus drôle.

ALAIN. Et son mari qui est là.

BABIOLE. C'est ce qu'y faut.

ALAIN. Oui, oui, je sais bien. (A part.) Le seigneur me fra pendre et l'meunier m'étranglera, c'est sûr.

BABIOLE. Le charme numéro un, souvenez vous.

ALAIN. Oui, oui. (A part.) Plus souvent qu'on m'laissera le temps de m'servir du numéro deux... Ah! bah! tant pis, j'y vais.

## MORCEAU

(Ce morceau doit s'enchaîner avec l'air de la danse.)

LE SEIGNEUR.

La pastourelle.

ALAIN, *prenant la taille de Madeleine.*

Cette taille est charmante.

LE SEIGNEUR.

Hein!

MADELEINE.

Ciel! que faites-vous?

ROMARIN.

Qu'est-il donc arrivé?

ALAIN.

Que cette épaule est belle!

MADELEINE.

Un baiser.

LE SEIGNEUR.

Palsembleu!

ROMARIN.

Vertuchoux!

(Levant la main.)

Ah! scélérat.

ALAIN, *lui donnant un soufflet*

V'lan!

TOUS.

Saperlipopette,

ROMARIN.

Il va mourir,

ALAIN, *levant les deux bras en l'air.*

Cascarinette,  
Souviens-toi du bal de Paphos.

MADELEINE ET ROMARIN, *qui allait frapper, chancelant et s'affrissant sur lui-même.*

Ciel!

LE SEIGNEUR, *à Romarin.*

Eh bien! qui vous arrête?

MADELEINE, *à part.*

Il sait tout,

ROMARIN, *à part.*

Ces deux mots,  
Paphos, Cascarinette, ah! je respire à peine.

LE SEIGNEUR.

Que signifie une semblable scène,  
Bailli, jugez le, jugez ce mécréant,

LE BAILLI.

Le juger... qu'on le pendre à l'instant.

## CHANT

ALAIN.

Monsieur l'bailli, j'ai bien l'honneur  
De vous apprendre une nouvelle,  
Vous avez une demoiselle,  
Que je chéris de tout mon cœur;  
Et puisque c'est fête au village,  
Je profite de ce beau jour,  
Pour vous déclarer mon amour.  
Et la d'mander.

LE BAILLI.

Et la d'mander

ALAIN

Eu mariage!

TOUS.

Ah!

(Un silence.)

LE BAILLI, *s'essuyant le front.*

Sac à papier!

CARCASSOL.

Ma future...

ARABELLE.

Qui, moi ?

LE SEIGNEUR.

Ventre saint gris ! C'est à n'y rien comprendre.  
Sans plus l'entendre  
Commençons par le faire pendre.

ALAIN, *bas au bailli.*

Ah ! souviens-toi du bois des Amandiers !

LE BAILLI, *à part.*

Ciel ! il m'a vu.

LE SEIGNEUR.

J'approuve la sentence.

(Le garde champêtre sort.)

Allez chercher les gardes forestiers !

(Aux paysans.)

MADELEINE ET ROMARIN, *à part.*

Ah ! quelle heureuse chance !

LE BAILLI, *à part.*

Grand Dieu ! mais s'il m'a vu ?

C'est moi qui suis pendu !

(Haut.)

Arrêtez !

LE SEIGNEUR.

Qu'est-ce donc ?

LE BAILLI.

Ah ! c'est étrange !

D'avis je change  
Et je demande à réfléchir.

TOUS.

A réfléchir !

LE BAILLI.

Ce mariage  
Me paraît sage !

Je ferais bien de consentir.

TOUS.

De consentir !

LE SEIGNEUR, se promenant à grands pas, très-en colère et très-vite. Cor-bleu ! sembleu ! par la sembleu ! se figure-t-on qu'Arthur Enguerrand Godefroid, marquis de Mirabelle et seigneur

d'autres lieux, se laissera berner par ses imbéciles de vassaux

BABIÖLE, *bas à Alain.* Au charme numéro trois.

LE SEIGNEUR. Comment, on insulte ma danseuse et j'ai un animal de bailli qui donne sa fille au polisson qui m'outrage. (Au bailli.) Ah ! vous l'acceptez pour votre gendre. Eh bien ! je vous ordonne de faire pendre votre gendre à l'instant même.

ALAIN, au seigneur lui remettant la tabatière. Souvenez-vous !

LE SEIGNEUR, regardant la tabatière. Ma tabatière... Ah ! celle qu'hier soir... (Bondissant.) un voleur... Ah tu fais la tabatière, toi (Aux paysans.) Emparez-vous de lui.

BABIÖLE, à part. Ciel ! ça ne réussit pas.

LE BAILLI. Oh ! quelle idée. (Bas au seigneur.) Monseigneur l'homme au coup de fusil...

LE SEIGNEUR. Ah !

LE BAILLI. Ne dites rien... mais c'est lui.

LE SEIGNEUR. Arrêtez, ce n'est plus d'une simple pendaison, c'est d'un jugement qu'il s'agit, qu'on le jette dans un cachot, qu'on le charge de fers.

LE BAILLI, à part. Je suis sauvé.

ALAIN, à part. Ça ne pouvait pas me manquer.

BABIÖLE, à part. Ah ! j'ai bien travaillé.

LE GARDE-CHAMPÈTRE, rentrant. Voici les gardes !

## FINAL.

### LES FORESTIERS.

On nous appelle, nous voilà,  
Les forestiers sont toujours là,  
Pour mettre le holà,  
On sait cela.

### LE CHŒUR

Voici les forestiers, vivat !  
Emparez-vous du scélérat,  
Empoignez-le, le v'la,  
C'est c'p'tit là.

### BABIÖLE, à part.

Ah ! quelle idée elle est étrange,  
Tant pis.

(Prenant le milieu du théâtre.)

Ah ! c'est moi que l'on venge,  
Oui, faites pendre ce bandit,

### ALAIN.

Que dit-elle ?

ENSEMBLE.

ACTE DEUXIÈME

51

LE SEIGNEUR.

Qu'a-t-elle dit?

BABIOLE.

Il connaît tous les secrets du village,

TOUS.

Tous les secrets.

ALAIN.

Moi!

BABIOLE.

C'est un gueux,

Qui ne vit que d'intrigues et que de brigandage.

ALAIN.

Babiole! Ah! c'est affreux.

PREMIÈRE.

Oh! la la,

Oh! la la,

Qu'on le pendre, il bavardera,

Et ce qu'il sait on l'saura,

Quel tapage ça fera!

Il nous dira les traits infâmes,

Que les maris font à leurs femmes

Et ce que leurs femmes les font.

TOUTES.

Quoi, ce que leurs femmes les font,

BABIOLE

Ils nous dira de quell's manières

On fait ici toutes les rosières

Malgré les galants qu'elles ont.

TOUS

Malgré les galants qu'elles ont

TOUS.

Oh! la la

Oh! la la.

S'il parle quand on le pendra,

Tout ce qu'il sait on le saura,

Et je crains le bruit que ça fera.

ALAIN.

Oh! la la

Oh! la la.

C'est Babiole qui dit ça!

J'avais confiance en c'te fille là

Et c'est elle qui me perdra!

ENSEMBLE

## BABIOLÉ

BABIOLÉ.

Oh! la la, etc.

## II

Portant partout ses espionnages,  
Des fonctionnaires et des grands personnages!  
Les secrets lui sont révélés.

TOUS.

Les secrets lui sont révélés.

BABIOLÉ.

Le gueux sait tout c'que font nos maîtres!  
Il connaît ceux que les gardes champêtres  
N'arrètent jamais dans les blés.

TOUS.

N'arrètent jamais dans les blés!

## REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Oh! la la, etc.

LE SEIGNEUR.

Qu'on l'entraîne!

BABIOLÉ, *à part.*

Ai-je réussi?

LE SEIGNEUR, *à Babiole.*

Et toi ne bouge plus d'ici.

## REPRISE GÉNÉRALE.

(Les forestiers arrivent et entraînent Alain.)

On nous appelle, nous voilà! etc.

## LE CHŒUR.

Que dire hélas de tout cela,  
S'il parle quand on le pendra?  
Peut-on savoir ce qu'il dira!  
Et ce qu'il en résultera.

## RIDEAU.

## ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente le coin du bois des Amandiers, où s'est passé le guet-apens du bailli, un gros arbre à la droite du spectateur. Un banc à gauche. Ce décor, le plus gai possible.

## SCÈNE PREMIÈRE

GEORGETTE, ESTELIE, JEANNE, BABET ET AUTRES JEUNES FILLES. *Petite introduction.*

CHŒUR.

*(Prom'nons-nous dans les bois.)*

Prom'nons-nous dans les bois,  
Malgré le loup qui nous guette! *(b's.)*  
Mais sans dire qu'en cachette  
Nous y venons quelquefois.

Aujourd'hui ce qui nous dépite,  
C'est l'arrêté seigneurial;  
La promenade est interdite:  
Sous peine de procès verbal.  
C'est égal!

Prom'nons-nous, etc.

Si l'on venait nous surprendre,  
Aux gardes que dirions-nous?  
Que nous n'avons pas peur des loups!  
Mais le seigneur peut nous entreprendre.  
Un loup c'est méchant, c'est brutal,  
Et monseigneur a le cœur tendre;

Eh bien, monseigneur à tout prendre  
Est plus dangereux que l'autre animal.  
C'est égal !

Prom'nons-nous, etc.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LE BAILLI.

LE BAILLI, après le chant, arrivant par le fond. Ah ! qu'est-ce que je vois ?

TOUTES, effrayés. Le bailli !

LE BAILLI. Eh ! quoi, malgré ma défense, malgré la défense de monseigneur !

TOUTES. Mais, monsieur le bailli.

LE BAILLI. Quand on a tambouriné par tout le village que l'enceinte du tribunal était interdite à tout le monde.

ESTELLE. Mais nous sommes dans la forêt.

LE BAILLI. Le tribunal, c'est la forêt. On vous a tambouriné qu'à l'exemple des Capétiens, monseigneur devait juger le criminel au pied d'un chêne.

JEANNE. Mais nous sommes dans le bois des Amandiers.

LE BAILLI. Un chêne ou un amandier, c'est la même chose. C'est ici que ce scélérat d'Alain a tiré sur un noble inconnu qui s'était arrêté là-bas le long de mon mur, et c'est sous cet amandier que monseigneur le jugera.

GEORGETTE. C'est donc bien vrai qu'Allain est un scélérat ?

LE BAILLI. Oui, et vous êtes des scélébrates qui osez enfreindre les ordres de monseigneur, je dresse procès-verbal contre vous toutes.

TOUTES. Ah ! monsieur le bailli.

LE BAILLI. Il n'y a pas de monsieur le bailli, vous comparaitrez toutes en justice.

TOUTES, remontant. Hi ! hi ! hi ! hi !

LE BAILLI, à Georgette qui au lieu de remonter avec les autres a descendu en pleurant. Viens me trouver demain matin au bailliage, nous arrangerons ça.

GEORGETTE. Oh ! quel bonh...

LE BAILLI. Silence (Aux autres.) Et maintenant, sachez que monseigneur me suivait et que s'il vous aperçoit les punitions seront doubles.

TOUTES. Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

BABET. Mais, monsieur le bailli...

LE BAILLI, bas. Viens te promener demain soir par ici, je te remettrai ton procès-verbal.

BABET. Ah ! quelle chance...

LE BAILLI. Tais-toi (Haut.) Voilà monseigneur.

TOUTES. Le seigneur. (Toutes sortent.)

LE BAILLI. Ah ! ah ! ah ! ah ! et ainsi de suite jusqu'au dernier procès-verbal. Ah ! je renaiss à la vie, je jubile. — Quelle idée j'ai eu là !... Alain ne pouvait manquer d'être pendu pour sa conduite au château, je ne lui fais donc aucun tort, il ne sera pas plus pendu pour l'être à ma place qu'à la sienné et il va l'être. (En confidence au public.) Pendant que l'on tambourinera partout qu'on va le juger ici, on va tout simplement le pendre dans son cachot. Il doit même être pendu à l'heure qu'il est. Nous avons obtenu ça de la haute justice de monseigneur dans l'intérêt des maris de Pont-aux-Choux. [Et me voilà] libre. Libre (On entend des voix dans la coulisse.) Des voix. (Remontant.) Monseigneur avec la meunière. La meunière dans le bois avec... ah ! le meunier les accompagne. Qu'ont-ils donc ?

### SCÈNE III

LE BAILLI, LE SEIGNEUR, ROMARIN, MADELEINE.

LE SEIGNEUR. Non, vous dis-je, non, le moment n'est pas encore venu.

MADELEINE. Mais, monseigneur, si vous jugez le prisonnier... il est capable d'inventer une foule de menteries.

ROMARIN. Et dire que c'est Babiole qui vous arrête ; mais, monseigneur, il faut vous en méfier de Babiole, c'est une coquine.

LE SEIGNEUR. Non, monsieur le meunier, je me connais en physionomie, cette jeune fille est une naïve enfant ; n'est-ce pas votre avis, monsieur le bailli ?

**LE BAILLI.** Je partage à la fois cette double opinion que Babiole est naïve et coquine, coquine dans sa naïveté, naïve dans sa coquinerie, il y a de la perversité dans son innocence.

**LE SEIGNEUR.** C'est aussi mon opinion, mais vous allez voir qu'en cette circonstance elle n'est que naïve. Quand je lui ai parlé de cette idée ingénieuse qui m'était venue de faire pendre le prisonnier pour l'empêcher de parler, elle m'a regardé comme ça, puis elle a pâli et elle s'est mise à trembler de tous ses membres. — Alors, j'ai tout de suite vu qu'elle avait quelque chose.

**MADÉLEINE.** Quoi donc ?

**LE SEIGNEUR.** C'est ce que je lui ai demandé ? Qu'as-tu ? — Elle me répondit : — Rien ! — Un autre à ma place se serait contenté de cette réponse, mais moi, je lui ai dit : Parle, je le veux.

**MADÉLEINE.** Et elle vous a dit ?...

**LE SEIGNEUR.** Rien du tout, mais elle a tremblé plus fort, et comme j'insistais, comme je la menaçais de la faire pendre aussi, elle se jeta à mes genoux en disant : — Eh bien ! monseigneur, trouvez-vous dans le bois une demi-heure avant le jugement, et d'ici là, ne faites pas pendre Alain. Si alors je ne vous dis rien, vous nous ferez pendre tous les deux.

**LE BAILLI.** Quel est donc ce mystère ?

**MADÉLEINE.** Nous allons le savoir car v'là Babiole.

**ROMARIN,** à part. C'est drôle, j'ai pas confiance, moi.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, BABIOLÉ.

**BABIOLÉ.** Ah ! monseigneur et monsieur le bailli, et vous aussi, tant mieux,

**LE SEIGNEUR.** Eh bien, vas-tu parler maintenant.

**BABIOLÉ.** Oh ! oui, mais ce que j'ai à vous dire, c'est effrayant.

**TOUS.** Effrayant.

**BABIOLÉ.** Ce qu'on ne savait pas au village, c'est que j'avais été la promesse d'Alain.

**TOUS.** Sa promesse ?...

**BABIOLÉ.** Il m'a planté là quand il est devenu amoureux de

la fille de monsieur le bailli, mais du temps que nous étions bien ensemble, y m'dit un jour : « Vois-tu, Babiole, je sais tant d'choses et j'ai des secrets si terribles que je m'attends à tout. Un jour pour m'empêcher de parler on me fera pendre, mais deux jours après ma pendaison, il n'y aura plus de village de Pont-aux-Choux.

TOUS. Plus de village ?

BABIOLE, continuant. J'ai rassemblé toutes les preuves des secrets que je possède...

MADELEINE. Il a des preuves !...

TOUS, Des preuves !

BABIOLE. Toutes ces preuves-là ont été confiées à un ami fidèle avec une lettre qui les accompagne, et dès que cet ami apprendra qu'Alain est pendu, toutes les lettres et toutes les preuves seront remises dans les mains de ceux qu'elles intéressent.

TOUS. Ah !

LE SEIGNEUR. Et le nom de ce complice ?

TOUS. Oui... son nom ?

BABIOLE. Il a refusé de me le dire.

#### QUINTETTE.

ENSEMBLE.

Quelle affaire infernale !  
 Oui, nous sommes en ces lieux,  
 Sous le coup d'un scandale,  
 D'un scandale affreux.

BABIOLE.

Oui, ce complice qui sait tout,  
 Qui n'est nulle part et partout,

TOUS.

Il n'est nulle part et partout.

BABIOLE.

Peut apparaître tout à coup.

TOUS.

Tout à coup ! tout à coup !

C'est vraiment

Effrayant.

Quelle affaire infernale,

## BABIOLÉ

Où nous sommes en ces lieux,  
 Sous le coup d'un scandale,  
 D'un scandale affreux!

BABIOLÉ.

V'là, monseigneur, l'affreux mystère!  
 Que j'aurais voulu vous taire.

LE SEIGNEUR ET LE BAILLI.

Nous le taire!

BABIOLÉ.

Mais si vous faites pendre Alain!  
 Tout sera su dès demain.

TOUS.

Dès demain!

BABIOLÉ.

Et voyez quel remu'ménage  
 Ça fera dans tout le village.

TOUS.

Je l'envisage  
 Et c'est affreux,  
 Odioux,  
 Scandaleux.  
 Comment le faire  
 Taire!  
 Oh! c'est affreux!  
 Et pour le faire  
 Taire?  
 Comment faire?

BABIOLÉ.

## COUPLET.

Quand nous étions très-bien ensemble,  
 Il m'disait : je ne suis pas méchant!  
 Et les preuves que je rassemble,  
 Je les donnerais sur-le-champ  
 Pour épouser celle que j'aime!  
 J'croisais qu'c'était d'moi qu'il parlait.  
 Mais pour vivre avec elle, même,  
 Il me disait v'là c'qu'y m'faudrait :  
 Un' p'tit' ferme, un p'tit jardinet.  
 A celui qui m'les donnerait,

Je livrerais  
Tous mes secrets.

TOUS.

Une ferme, un petit jardinet  
Pour celui qui les lui donn'rait !  
Il n'aurait  
Plus aucun secret.

LE SEIGNEUR.

Mais pour avoir commis un crime,  
Pour avoir fait une victime,  
Non content de lui pardonner,  
Je n'peux pourtant pas lui donner,  
Une ferme, un p'tit jardinet,  
De moi qu'est-ce que l'on dirait ?

TOUS.

Un' ferme, un p'tit jardinet  
Ça n'se donn' pas pour ce qu'il a fait,

BABIOLE.

Pourtant dans le siècle où nous sommes,  
Où nous voyons tant d'femmes et d'hommes,  
Agir mystérieusement,  
Je crois qu'on a donné souvent,  
Un' p'tit ferme un p'tit jardinet,  
Afin de cacher un secret.

TOUS.

C'est un fait,  
En effet.

Certes souvent on donn'rait,  
Une ferme, un p'tit jardinet,  
Afin de cacher un secret.

(Roulement de tambour.)

LE BAILLI. Ciel! l'heure du jugement!

ROMARIN. Ah! monseigneur ne le jugez pas.

MADELEINE. Et surtout ne le pendez pas,

LE SEIGNEUR. Assez... Rien ne doit entraver la justice à présent qu'il faut qu'il soit jugé mon opinoin est faite, et en jurisconsulte infailible, je vais formuler, mon jugement d'avance. — Venez, Babiole, j'ai encore des questions à vous faire. Monsieur le bailli, faites disposer le tribunal. (Il sort.)

LE BAILLI à part Je suis perdu.

BABIOLE, à part suivant le seigneur. Ai-je réussi cette fois.

ROMARIN. Des preuves, il y des preuves...

MADELEINE, à part. Le fait est que s'il en a je suis flambée  
(Ritournelle et tambour.)

LE BAILLI. Décidément je me sauve... je m'expatrie (Il remonte  
et disparaît.)

## SCÈNE V

ROMARIN, MADELEINE, LE GARDE CHAMPÈTRE,  
GEORGETTE, ESTELLE, JEANNE, BABET, CARCASSOL,  
ARABELLE, TOUT LE VILLAGE, tout le monde entre au son du  
tambour avec le garde champêtre

LE GARDE CHAMPÈTRE, à deux valets en grande livrée qui portent un  
fauteuil aux armes du seigneur. Par ici, par ici, placez le fauteuil de  
monseigneur là sous le plus gros arbre.

ESTELLE. Oh! le beau fauteuil!

GEORGETTE. Aux armes de monseigneur.

JEANNE. Deux licornes et un cerf.

BABET, comme si elle allait s'asseoir. Ah! comme on doit être bien  
assis là dedans.

LE GARDE CHAMPÈTRE. Eh, bien! eh, bien! par exemple, son-  
gez que cela n'est fait que pour d'augustes fronts et que le  
vôtre ne l'est pas. (A Madeleine.) Voulez-vous bien ne pas vous  
asseoir sur le banc des accusés. (Madeleine se relève.)

LE BAILLI, ramenant Arabelle et suivi de Carcassol. Ah! bien par  
exemple, en voilà une d'histoire.

CARCASSOL. Mais, monsieur le bailli.

LE BAILLI. Taisez-vous! (A sa fille.) Répondez.

ARABELLE. Mais papa, nous nous rendions au tribunal.

LE BAILLI. Au tribunal que voilà, et je vous trouve assise  
avec monsieur à l'ombre d'un amandier.

LA FOULE, qui s'est approchée. Oh!

LE BAILLI. Quoi? oh! pourquoi dites-vous oh! vous autres?

CARCASSOL. Nous étions...

LE BAILLI. Taisez-vous! (A sa fille.) Répondez.

ARABELLE. Mais papa...

LE BAILLI. Taisez-vous.

ARABELLE. Voyons, faut-il que je parle ou que je me taise?

LE BAILLI. Il faut vous taire momentanément.

CARCASSOL. Mais du tout, nous causions de ce rustre, de

ce drôle qui vous demande la main de ma prétendue et à qui vous l'accordez.

ARABALLE. Et nous disions que vous étiez une girouette.

LE BAILLI. Girouette!

TOUS. Oh!

LE BAILLI. Encore oh!... garde champêtre faites évacuer le tribunal.

LE GARDE CHAMPÊTRE. Que je fasse quoi?

LE BAILLI. Oh! quelle patience!... Evacuer... c'est-à-dire reculer tout le monde.

LE GARDE CHAMPÊTRE. Ah! évacuer... c'est reculer... (Aux paysans.) Evacuez... évacuez... là-bas.

CARCASSOL, regardant à sa droite. Ah! le voilà.

LE BAILLI. Le voilà, qui?

CARCASSOL. Votre scélérat de gendre, on l'amène.

LA FOULE. Alain! voilà Alain!

ROMARIN, à part. Si je pouvais lui dire un mot...

LE BAILLI à part. Quelle chance si je pouvais...

MADELEINE. Il faut que je lui parle... (Elle jette son mouchoir sur le banc.)

## SCÈNE VI

LES MÊMES, ALAIN, entouré des gardes forestiers.

LES GARDES. Place! place!

LE GARDE CHAMPÊTRE. Place qu'on vous dit... plus loin, plus loin.

ROMARIN, qui s'est faufilé près d'Alain bas. Ne dis rien et je te sauverai.

LE GARDE CHAMPÊTRE, à Romarin. On ne reste pas là... Allons allons, plus loin.

ALAIN. Juste ce que vient de me dire le seigneur, et c'te scélérate de Babiole qui était avec lui et qui m'a dit aussi : Ne dites rien, on vous sauvera. Moi qui ne sais rien, je leur ai promis de ne rien dire, mais...

LE BAILLI, qui s'est approché de lui. Ne dis rien de ce que tu sais et je te sauverai.

ALAIN. Lui aussi, il paraît que je sais quelque chose...

MADELEINE, quittant le fond. Ah! mon mouchoir que j'oubliais.

(Elle va reprendre son mouchoir et dit à Alain en regagnant sa place.) Ne dis rien et je te sauverai.

ALAIN. Elle aussi... qu'est-ce que je peux donc savoir ?

LE BAILLI, à part. Le sort en est jeté ! arrive que pourra, je reste.

LE GARDE CHAMPÊTRE. La cour ! (il bat aux champs.)

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LE SEIGNEUR, entrant seul, un portefeuille sous le bras.

LE SEIGNEUR, au garde. Assez ! (Au bailli. Où est mon arbre ?

LE BAILLI, le désignant. Là, monseigneur.

LE SEIGNEUR, s'arrêtant devant le fauteuil et à l'un des valets. Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE VALET. Un fauteuil... pour vous asseoir... monseigneur

LE BAILLI, à part. Ciel ! je n'ai plus pensé...

LE SEIGNEUR. Les Capétiens s'asseyaient sur un tertre, je n'ai pas de tertre, je ne peux pas m'asseoir, je présiderai debout. Enlevez-ça. (Pendant qu'on enlève le fauteuil et après avoir tiré de sa poche une sonnette qu'il agite.) Que tout le monde observe le plus profond silence... (Remettant la sonnette dans sa poche) Accusé, asseyez vous, (il va se placer au pied de l'arbre) Accusé, levez-vous.

ALAIN, à part se relevant. Ce n'était pas la peine de me faire asseoir.

LE SEIGNEUR. Vos noms et prénoms ?

ALAIN. Jean Pierre Alain.

LE SEIGNEUR. Votre âge ?

ALAIN. Vingt-quatre ans,

LE SEIGNEUR. Vous demeurez ?

ALAIN. Au village près de l'abreuvoir, dans la grange à Nicolas.

LE SEIGNEUR. Hier un coup de fusil fut tiré sur un grand et noble personnage. Savez-vous par qui ?

ALAIN. Non monseigneur.

LE SEIGNEUR. Hier, vous trouvant au bal de votre seigneur, n'avez-vous pas embrassé et pris la taille d'Annette Julie Madeleine, femme de François Gargouille Romarin, meunier de Pont aux Choux.

ALAIN. Oui, monseigneur.

LE SEIGNEUR. Pourquoi vous êtes-vous permis ces deux larcins ?

ALAIN. Je ne sais pas, une idée qui m'a pris...

LE SEIGNEUR. Et n'avez-vous pas, presque en même temps donné un soufflet à François Gargouille Romarin ?

ALAIN. Oui, monsieur.

LE SEIGNEUR. Pourquoi cet acte de violence ?

ALAIN. J'sais pas... Encore une idée.

LE SEIGNEUR. Et cette troisième idée que vous avez eue de demander à M. le bailli la main de sa fille en mariage, savez-vous d'où celle-là vous est venue ?

ALAIN. Oh ! ça, c'est une vieille idée qui m'est venue dès l'premier jour que j'ai vu mademoiselle Arabelle.

LE SEIGNEUR. Nous allons entendre les trois témoins à charge. Accusé, asseyez-vous. (Alain s'assoit, le seigneur fait retentir la sonnette.) Qu'on fasse approcher le témoin à charge Romarin. (Romarin s'avance d'un air embarrassé en regardant tour à tour Alain et le seigneur.) Témoin à charge, dites ce que vous savez du soufflet que vous avez reçu de l'accusé.

ROMARIN. Ce que j'en sais. Dame, c'était un vrai soufflet, mais j'en veux pas à Alain pour ça, parce que, je vas vous dire, monseigneur : ce soufflet, c'est moi qui le lui avais donné, pour lors qu'en me le rendant, c'était un rendu pour un prêté, comme on dit.

LE SEIGNEUR. Alors, vous ne vous plaignez pas ?

ROMARIN. Non, parce que c'est Alain, car de tout autre, sac à farine ! (Il frappe sur une table qui a été apportée avec le fauteuil et qui est restée en scène et la renverse d'un coup de poingt en faisant voler tous les papiers du seigneur).

LE SEIGNEUR. Assez ! allez vous asseoir.

ROMARIN, regardant autour de lui. Y n'y a pas de quoi.

LE SEIGNEUR. Alors, faites comme moi, restez debout. (Il agite sa sonnette.) Qu'on fasse approcher le second témoin à charge.

LE GARDE CHAMPÊTRE. Madeleine Romarin.

MADELEINE. Voilà. (Elle descend et se plante avec assurance devant le seigneur.)

LE SEIGNEUR. De quoi vous plaignez-vous ?

MADELEINE. Moi ? je ne me plains pas.

LE SEIGNEUR. Dites ce que l'accusé vous a pris et de quelle manière.

MADELEINE. Ah ! ça, c'est vrai, qu'il m'a pris la taille d'abord

et un baiser ensuite, mais pas d'une vilaine manière. D'ailleurs si on pendait tous ceux-là qui prennent des tailles et des baisers, y aurait un homme pendu à tous les arbres du canton.

LE SEIGNEUR. Il est vrai que l'on prend beaucoup de tailles et beaucoup de baisers sur mes terres. Vous n'avez rien à ajouter?

MADELEINE. Non, monseigneur, y ne m'a pris que ça.

LE SEIGNEUR. C'est bien, allez vous... Non, retournez à votre place. (Il sonne.) Approchez, monsieur le bailli, c'est aussi comme témoin à charge que je vous ai fait citer devant moi; vous connaissez l'accusé?

LE BAILLI. Oui, monseigneur.

LE SEIGNEUR. Dites-nous d'abord, ce que vous savez de lui.

LE BAILLI. Fils de parents honnêtes et vertueux, Alain n'a jamais cessé de marcher sur leurs traces.

LE SEIGNEUR. Il est vertueux?

LE BAILLI. Oui, monseigneur.

LE SEIGNEUR. Alors, comment expliquez-vous la demande qu'il vous a faite de la main de votre fille Arabelle?

LE BAILLI. Je me l'explique par l'élévation de son noble caractère. Né dans une famille obscure, mais avec de grandes aspirations vers les hautes classes, s'il n'a pu résister aux charmes de ma fille, c'est que sensible aux mérites qu'une jeune personne doit aux bienfaits de l'éducation, il a placé son amour au niveau de son grand cœur.

LE SEIGNEUR, à part Quel drôle de témoin à charge. (Haut.) Retournez le long de votre arbre. (A la foule.) Eclairé par l'instruction, j'ai d'avance libellé mon jugement. Que tout le monde se découvre pour écouter ma sentence. Garde champêtre... un roulement. (Roulement.)

LE SEIGNEUR, lisant. « Oui les débats et considérant, d'une part « que dans la journée d'hier l'accusé a commis au château « de son seigneur, une foule de scélératesses, dont la moins « coupable mérite deux ou trois fois la mort; mais d'autre part, « considérant que tous les faits à la charge de l'accusé ont été « commis par excès de vertu. Nous juge suprême du tribunal « de Pont-aux-Choux, condamnons le prévenu à changer de « conduite et, pour cela, lui faisons cadeau de notre ferme « des Bruyères, d'un rapport de cent écus par an, et ordonnons qu'il épouse, dans le délai de huit jours, la demoiselle « Arabelle Plantachon, fille de notre bailli. »

TOUS. Ah!

ALAIN. Il serait possible?

ARABELLE. L'épouser, moi! jamais.

CARCASSOL. Jamais.

LE SEIGNEUR. Obéissance à la loi.

MORCEAU.

De la loi, je me moque!  
Ce manant, c'butor,  
Ah! c'est par trop fort,  
Non jamais, je suffoque!  
Mon Carcassol ou la mort.

CARCASSOL.

Comme toi, je me moque!  
Comme toi, plus encor  
Je brave le sort!  
La fureur me suffoque,  
Mon Arabelle ou la mort.

CHŒUR.

Ah! quel scandale!  
Quel juste jugement!  
Est-ce la fin finale  
Est-ce la fin de ce beau dénouement?

(Après cet ensemble, Arabelle et Carcassel s'ouvrent un passage et tout le monde les suit en courant.)

## SCÈNE VIII

ALAIN, ET BABIOLE.

(Quand le théâtre est vide, on aperçoit Alain assis sur son banc. Babiole restée au fond du théâtre s'approche de lui.)

BABIOLE. Eh bien, monsieur, Alain que dites-vous de mes charmes?

ALAIN. Vos charmes... Ah! vous v'là vous.

BABIOLE. Oui et je vous ai tenu parole.

ALAIN. En priant monseigneur de me faire pendre.

BABIOLE. C'était pour l'ensorceler,

ALAIN. Ah!

BABIOLE. Pour ensorceler tout le village,

ALAIN. Mais la fille du bailli, vous l'avez mal ensorcelée.

BABIOLÉ. Comment?

ALAIN. Manant... elle m'a appelé manant!

BABIOLÉ. Qu'est-ce que ça fait?

ALAIN. C'que ça fait? moi, j'épouserais une pareille pim-bèche!

BABIOLÉ. Pimbèche!

ALAIN. Ah! Dieu, j'la vois encore... un air de dédain, de mépris, un air méchant, moi qui la croyais si bonne, si douce...

BABIOLÉ. Ah! dame, je ne me suis pas engagée à vous faire aimer. Je vous ai dit : vous épouserez la fille du bailli... vous l'épousez, donc...

ALAIN. Moi l'épouser, jamais!

BABIOLÉ. Comment?

ALAIN. A moins que vous ne me faisiez aimer d'elle.

BABIOLÉ. Pour ça... c'est impossible.

ALAIN. Impossible.

BABIOLÉ. Je voudrais me faire aimer moi-même que je ne le pourrais pas.

ALAIN. Vous qui faites aimer les autres.

## COUPLETS

### I

En tout pays, c'est ma conviction  
Y a des fill's comm' parmi les nôtres  
Qui ne sont là qu' pour faire aimer les autres  
On n'y fait seulement pas attention  
Et cependant certes on dû les faire

Du même bois que toutes se font,  
Ell's ont, pardin, tout ce que les autres ont,  
Mais dame s'il s'agit de plaire,  
On use en vain tons les charmes qu'on a,  
Quand on n'a pas celui qu'il faut pour ça.

ALAIN, à lui-même.

C'est singulier, pour la première fois  
Je vois ses yeux, j'entends sa voix.

### II

Moi j'aurais beau vous regarder comm' ça.  
Que mes yeux n'pourraient rien vous dire,  
J'accompagn'rais mon regard d'un sourire,  
Qu'vous resteriez comme vous v' là,  
Et quand un homm' que regarde une femme,

Ne bouge pas, n'éprouve rien,  
 Quand ça n'lui fait hélas ! ni mal ni bien,  
 Que rien n'l'éméut, que rien n'l'enflamme,  
 C'est que malgré tous les charmes qu'elle a,  
 Elle n'a pas celui qu'il faut pour ça.

ALAIN (Parlé). Pas de charmes, pas de charmes, oh ! mon cœur !  
 ma tête ! on dirait que !... Ah ! que c'est drôle, Babiolo, Babiolo,  
 vous venez de m'ensorceler.

BABIOLE. Moi.

ALAIN. Oh ! ne parlez pas, ne bougez plus, laissez-moi vous  
 regarder, vous !... ah ! que c'est drôle ! Comment donc que  
 vous faites !

BABIOLE. Mais quoi donc ?

ALAIN. Pour vous changer comme ça.

BABIOLE. Moi, je me change.

ALAIN, lui prenant la main. Tenez, voyez, mon cœur bat, ma  
 tête brûle. Babiolo, vous m'avez jeté un sort.

BABIOLE. Moi, monsieur Alain.

ALAIN. Ah ! tant mieux ! ne vous en défendez pas, car main-  
 tenant c'est vous que j'aime.

BABIOLE. Ah !

ALAIN. C'est vous que je veux épouser.

BABIOLE. M'épouser ? mais c'est pas possible !

ALAIN. Pourquoi ?

BABIOLE. Et le jugement ?

ALAIN. Quel jugement ?

BABIOLE. Vous êtes condamné à épouser Arabelle.

ALAIN. J'aimerais mieux épouser le diable.

BABIOLE. Bien vrai, vous ne l'aimez plus ?

## SCÈNE IX

LES MÊMES, LE BAILLI.

LE BAILLI, en dehors. Où est-il ?

ALAIN. La voix de M. le bailli.

LE BAILLI, entrant. Ah ! le voilà ! venez, venez, mon gendre.

BABIOLE, ET ALAIN. Son gendre !

LE BAILLI. Tout est convenu, arrangé... Ma fille ne voulait  
 pas, mais nous lui avons dit que nous allions la mettre au

cachot, au pain et à l'eau pour le reste de sa vie et elle vous a préféré à cet ordinaire.

ALAIN. Ah ! bah !

LE BAILLI. Oui, vraiment... Elle s'est écriée : on m'y force, on veut que j'épouse ce vilain, ce rustre... elle a dit rustre et vilain mais elle n'en pensait pas un mot, c'était à cause de Carcassol... Ah ! dame, Carcassol n'était pas content, mais ça m'est égal. Il a dit que votre mariage ne l'empêcherait pas d'aimer Arabelle. Arabelle a dit que ça ne l'empêcherait pas d'aimer Carcassol, mais qu'est-ce que ça peut nous faire.

ALAIN, à part. Ah ! c'est trop fort. (Bruit au dehors.)

LE BAILLI, remontant. Et tenez ! V'là ma fille qu'on nous ramène. (Regardant à sa gauche.) Elle est dans un drôle d'état. (A Alain.) N'y faites pas attention.

## SCÈNE X

TOUS LES PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

FINAL.

CHŒUR.

PAYSANS ET PAYSANNES.

Ah ! le voilà c'est lui, c'est Alain.  
L'heureux fiancé d'un objet divin.  
Celle dont il est amoureux  
Consent à combler ses vœux.

(Pendant ce chœur, Arabelle entre, elle marche comme une victime entre son père et le seigneur.)

LE SEIGNEUR.

Alain, voici votre promise.

LE BAILLI.

Nous vous la ramenons soumise.

LE SEIGNEUR.

Elle consent à vous donner son cœur.

ALAIN, à Arabelle.

Monsieur le bailli c'est trop d'honneur.  
Mais apprenez une nouvelle  
Maintenant j'aime une autre belle,  
Et je l'aime de tout mon cœur,

La jeun' fille dont je raffolle  
 N' me trait' ni d' manant ni d' vilain,  
 Enfin cell' que dès demain  
 Je veux épouser...

LE BAILLI ET LE SEIGNEUR.

C'est...

ALAIN.

C'est Babiôle.

ARABELLE, (*Parlé*).

Babiôle,

TOUS.

Babiôle.

CARCASSOL. L'espoir me serait rendu, oh bonheur ! (Il crève la  
 la caisse du garde-champêtre.)

LE GARDE CHAMPÊTRE. Ciel ! mon tambour, c'est le troisième.

LE SEIGNEUR. Silence. Maintenant que tout le monde est  
 d'accord, Alain va me suivre au château pour me dire ce qu'il  
 sait.

LE BAILLI, ROMARIN, à Madeleine. Ciel !

ALAIN, étonné. Tout ce que je sais.

BABIOLK, s'avancant. Alain m'a tout raconté, monseigneur, et  
 c'est moi qui vais tout vous dire... et ici même.

TOUS. Ici.

BABIOLK. En confidence à vous tous.

ROMARIN, à part. Où me cacher.

MADELEINE, à part. Quel scandale.

LE BAILLI, à part. Je suis reperdu.

BABIOLK. Ecoutez.

BABIOLK, au milieu de tous les personnages qui se rapprochent.

C'est les auteurs d'la pièce nouvelle  
 Qu'ont manigancé tout cela.

LE BAILLI.

Faut les fair' pendre !

BABIOLK.

J'en appelle.

On n'est jamais pendu pour ça !  
 Y en a des autres, beaucoup d'autres...  
 Des grands auteurs, oui, j'en connais,

## BABIOLÉ

Qui gagn'nt des châteaux, des palais.

(Au public.)

Moi, je n'demande pour les nôtres!  
 Mais j'vous demande, s'il vous plait,  
 Un' p'tit' ferme, un p'tit jardinet!  
 Un' p'tit' ferme, un p'tit jardinet,  
 Voilà tout ce qui leur faudrait.

TOUS.

Ah! pour nos auteurs, s'il vous plait!  
 Un' p'tit' ferme, un p'tit' jardinet,  
 Voilà tout ce qui leur faudrait,  
 Un' p'tit' ferme, un p'tit' jardinet.

FIN